

128

REVUE
DES
UNIVERSITÉS DU MIDI

NOUVELLE SÉRIE

DES

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR LES PROFESSEURS DES FACULTÉS DES LETTRES

D'AIX, DE BORDEAUX, DE MONTPELLIER & DE TOULOUSE

TOME I

(DIX-SEPTIÈME ANNÉE)

N° 2

Avril-Juin 1895

G. RADET

La Dédication d'Alexandre.

BORDEAUX

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

PARIS

LIBRAIRES ASSOCIÉS, 13, RUE DE BUCI

Bibliothèque Maison de l'Orient



150980

LA

DÉIFICATION D'ALEXANDRE

I

Je ne me propose ni de peser la valeur morale d'Alexandre, ni de le comparer à César ou à Napoléon. Je voudrais simplement me demander ceci : le conquérant a-t-il eu, pour le guider dans son entreprise, un plan arrêté d'avance, un programme, un système, et ce système ne s'est-il point modifié au cours de la conquête ? La plus sûre manière de juger l'homme, c'est de comprendre l'œuvre.

Vers la fin du VI^e siècle, les Scythes, désirant se venger de Darius, envoient des ambassadeurs aux Spartiates et concluent un pacte avec eux. Il est convenu que les nomades envahiront la Médie par le Phase, tandis que leurs alliés, partant d'Éphèse, gagneront l'Asie supérieure où les deux armées opéreront leur jonction¹. C'est la première fois qu'une nation grecque formule nettement le dessein de marcher au cœur de la monarchie achéménide. Mais ce qui deviendra ultérieurement la « grande idée » du monde hellénique n'est encore qu'un songe, une vantardise, un « gabe » de soldats infatués de leur valeur et n'ayant pas la moindre notion de l'étendue ou des ressources de l'immense empire qu'ils se flattent de subjuguier².

Aussi quand, en 499, Aristagoras de Milet presse les Spartiates de pénétrer jusqu'à Suse et dit à leur roi : « Il s'offre à vous une occasion de vous emparer sans peine de l'Asie entière, » Cléomène, après s'être informé du temps

1. Hérodote, VI, 84, 2.

2. Cf. Hauvette, *Hérodote historien des guerres médiques*, 1894, p. 203-204.

qu'on met pour se rendre des côtes d'Ionie à la capitale de Darius, répond : « Mon ami, en proposant aux Lacédémoniens une marche de trois mois par delà la mer, tu ne leur tiens pas un langage agréable. Sors de Sparte avant le coucher du soleil ! »

Les guerres médiques, malgré les prodigieuses victoires de Marathon et de Salamine, de Platées et de Mycale, entravent l'essor de la grande idée. Moins enivrés de leur triomphe que surpris d'avoir échappé au péril, les Grecs, au congrès de Samos (479), parlent d'évacuer l'Ionie et de l'abandonner aux Barbares¹. L'énergie des Athéniens fait échouer le projet. Mais le programme dont s'inspire la ligue de Délos est purement défensif : assurer aux Grecs d'Asie la libre possession du littoral, refouler les Perses vers l'intérieur, ne souffrir de leur part aucune ingérence dans les affaires helléniques, tels sont les principes qui dirigent la politique fédérale.

Bientôt, la rivalité d'Athènes et de Sparte amène d'étranges bouleversements. En 387, au traité d'Antalcidas, Artaxerxès fait reconnaître sa souveraineté sur la Grèce d'Asie, établit sa suzeraineté sur la Grèce d'Europe et devient l'arbitre suprême des Hellènes. Toutefois, en immolant leurs principes à leurs intérêts, les Grecs continuent à se réclamer de la grande idée. Aux jeux olympiques de 392, Gorgias, du haut des marches du temple, invite solennellement les pèlerins à la réconciliation, à l'entente réciproque, à la fédération contre les Barbares². En 388, Lysias, à son tour, s'écrie : « Il est temps de mettre fin à nos luttes intestines, de réunir en faisceau toutes les forces de l'Hellade et d'agir de concert contre l'ennemi commun³. » Puis, c'est Isocrate, qui, vers 380, dans son *Panegyrique*, conseille la guerre contre les Barbares et la concorde entre les Hellènes⁴.

Ces aspirations des orateurs, trois capitaines s'efforcent de les réaliser : Agésilas de Sparte (396-394), Jason de Phères (370), Philippe de Macédoine (336). Mais le premier est rappelé au milieu de ses victoires, les deux autres sont

1. Hérodote, V, 49-50.

2. Hérodote, IX, 106, 2.

3. Plutarque, *Préceptes conjugaux*, 43, éd. Didot, *Moralia*, t. I, p. 171; Pausanias, VI, 17, 8; Philostrate, *Lettres*, 73, 2, éd. Didot, p. 336.

4. Lysias, *Olympique*, 6.

5. Isocrate, *Panegyrique*, 3.

assassinés au cours de leurs préparatifs. Enfin, les yeux se fixent sur Alexandre. On sent que la grande idée a trouvé son héros. La diète de Corinthe le proclame stratège-autocrate de l'Hellade et lui confie la direction de la guerre contre les Perses ¹.

Essayons de préciser le sens et la portée de la mission dont la Macédoine était investie par le patriotisme hellénique. A distance, le programme de Corinthe paraît grandiose; on se figure volontiers que la prodigieuse révolution consommée par Alexandre y était prévue. Mais qu'on se reporte aux documents contemporains. Isocrate, dans son *Discours à Philippe*, nous offre la conception la plus claire et la plus haute qu'on se fit alors de la grande idée. L'orateur voit très bien que seul, un prince du nord, maître absolu d'un État monarchique, ayant en main d'inépuisables réserves d'argent et d'hommes, est capable de réconcilier les Hellènes et d'exterminer les Barbares. Il le sent avec force et il l'exprime avec éloquence. Les cadres qu'il assigne au fonctionnement de l'hégémonie macédonienne en Grèce témoignent d'un esprit sagace, pratique et vigoureux.

Mais dès qu'il passe au second article du programme national, dès qu'il essaie de prévoir ce qu'on pourra fonder sur les ruines de l'empire achéménide, son exposition devient à la fois brillante et pauvre. Tantôt, il s'égaré en des rêveries mythologiques; il évoque un monde de chimères; il se meut dans un domaine d'épopée. Tantôt, s'il donne corps à son idéal, ses créations manquent d'envergure; son champ d'activité n'a pas d'horizon, et l'édifice que son imagination dresse, mis en face de ce que fut la réalité ultérieure, étonne par l'exiguïté de ses proportions dérisoires.

Isocrate parle bien de prendre la totalité de la monarchie perse; mais c'est une éventualité à laquelle il ne s'arrête pas; à peine l'a-t-il envisagée qu'il s'en détourne comme d'un thème à déclamations vides, comme d'un exercice d'école indigne d'un homme d'État, et il ajoute aussitôt: « Si la chose n'est pas réalisable, il faut enlever aux Barbares le plus de terre possible, détacher de leur empire ce qu'on appelle l'Asie, de la Cilicie à Sinope, puis, dans la contrée

1. Diodore, XVII, 4, 9.

soumise, établir des villes où l'on transportera les misérables que leur extrême indigence réduit à mener une vie errante. En effet, si l'on n'empêche pas ces vagabonds de s'attrouper, si on ne leur fournit pas de quoi vivre, leur nombre s'accroîtra sans qu'on s'en aperçoive et ils finiront par devenir aussi redoutables aux Grecs qu'aux Barbares. Un homme de génie, un philhellène, un prince qui voit par la pensée plus loin que personne, devrait utiliser ces auxiliaires contre les Perses, démembler autant de pays que je viens de le dire, mettre un terme aux maux dont souffrent les mercenaires comme à ceux qu'ils infligent aux autres, constituer enfin, à l'aide de ces malheureux, des cités qui reculeront les frontières de l'Hellade et seront pour elle un rempart¹. »

Ainsi, en 346, les gens sensés, dont Isocrate se fait l'écho, les sages, dont l'esprit net et positif n'aime pas à se repaître de chimères, regardent l'annexion de l'ancien royaume de Crésus, entre l'Halys et la mer Égée, comme le seul but sérieux auquel l'hellénisme doit actuellement prétendre, et pour eux le plus clair résultat d'un triomphe serait de débarrasser la Grèce des aventuriers qui la ruinent.

On ne voit pas qu'Agésilas ait dépassé les conceptions des orateurs attiques. D'après son plus ancien biographe, il avait surtout soif de vengeance et de représailles : « Jusqu'ici, les Perses sont venus en Grèce; qu'on aille maintenant chez eux! Au lieu de les attendre pour combattre, qu'on les provoque sur leur territoire! Nous faisons la guerre à nos frais, payons-la dorénavant avec leurs biens! L'objet de la lutte était jadis l'Hellade; qu'à l'avenir ce soit l'Asie²! » Selon Plutarque, Agésilas, après sa grande victoire du Pactole, « résolut de marcher en avant, d'éloigner la guerre des côtes grecques, de forcer le Grand Roi à craindre pour sa personne et pour la félicité dont il jouissait dans Ectabane et dans Suse, bref, de lui enlever tout loisir, en sorte qu'il n'eût plus le temps de rester paisiblement assis dans son palais, occupé à fomenter des guerres parmi les Grecs et à corrompre les démagogues³. »

Au fond, la grande idée, dès qu'elle cesse d'être un lieu commun de rhétorique, se présente essentiellement à l'es-

1. Isocrate, *Philippe*, 119 sqq.

2. Pseudo-Xénophon, *Agésilas*, I, 8.

3. Plutarque, *Agésilas*, 15.

prit des Hellènes sous la forme d'une curée gigantesque. Xénophon, après le désastre de Cunaxa, tient à ses compagnons d'armes un langage significatif : « Soldats, la première chose à faire est de retourner dans nos familles et d'annoncer aux Grecs que s'ils sont pauvres, c'est qu'ils le veulent, attendu que pour s'enrichir ils n'ont qu'à passer en Asie. Oui, tous ces biens, soldats, attendent un vainqueur 1. » Aristagoras de Milet ne discourait pas autrement devant Cléomène de Sparte : « A quoi bon combattre les Messéniens, les Arcadiens, les Argiens ? Ces peuples n'ont ni or, ni argent. Et pourtant n'est-ce pas la soif de ces métaux qui pousse les hommes à risquer leur vie dans les batailles ? Enlevez donc Suse, où le Grand Roi entasse ses trésors. Vous pourrez alors vous vanter de le disputer en opulence à Zeus même 2. » Une razzia colossale, voilà ce qu'a projeté pendant deux siècles et demi l'hellénisme, voilà ce qu'il espérait d'Agésilas et de Jason, ce qu'il demandait à Philippe, ce qu'il attendait d'Alexandre 3. La grande idée, pour peu qu'on la presse, se réduit à cela. C'est la conception d'une race qui ne perd jamais de vue les réalités proches et qui ne met pas d'au delà dans la politique.

II

L'imagination iranienne nous transporte sur de tout autres sommets. Il n'est pas douteux que les rois de la dynastie achéménide aient rêvé d'établir une monarchie universelle ayant comme préambule une conquête systématique du monde, et comme fin une organisation générale de l'humanité 4.

Cyrus est le premier à qui les textes prêtent un pareil dessein 5. Maître de l'Assyrie et de la Chaldée, il hérite des prétentions que se transmettaient les souverains de ces

1. Xénophon, *Anabase*, III, 2, 26.

2. Hérodote, V, 49, 7.

3. Cf. Justin, XI, 5, 9 : « Persicum aurum et totius Orientis opes jam quasi suam praedam ducebant. »

4. Cf. Platon, *Lois*, III, 692 E et 693 A, éd. Didot, t. II, p. 310.

5. Arrien, *Anabase*, IV, 11, 9.

vieux empires. Les Sargonides, et les Nabounahides à leur suite, s'intitulaient « rois des quatre régions »¹. Après la prise de Babylone, Cyrus est à son tour salué « roi du monde » par le clergé chaldéen, et Mardouk, le grand dieu indigène, annonce lui-même ce titre à toutes les nations². Des prophéties, répandues chez les Juifs, disaient : « Le dieu du ciel suscitera un royaume qui réduira les autres en poudre, qui dévorera la terre entière et qui ne sera jamais détruit³. » Le vainqueur d'Astyage et de Nabounahid se croit né pour fonder cet empire : « Quand il eut soumis les Babyloniens et les Mèdes, écrit Diodore, Cyrus conçut l'espoir d'assujettir toute la terre⁴. » Dans son épitaphe, il s'intitule « roi des rois »⁵. Sur un pilier du palais de Mourgab, il est représenté debout, le bras droit levé en signe de commandement, le corps enveloppé de quatre ailes⁶. Les ailes, dans le symbolisme de la Perse, figuraient la souveraineté. Nous avons donc là un équivalent plastique du titre de « roi des quatre régions ». Ces quatre ailes, orientées vers les quatre points cardinaux, sont la représentation concrète de l'idée de monarchie universelle.

Si les visées que Cyrus emprunta aux chancelleries des États vaincus devinrent pour lui autre chose qu'une vaine formule de protocole, s'il transforma en un système politique très net ce qui n'avait été avant lui qu'une phraséologie grandiose, cela tient essentiellement à sa foi religieuse.

Le mazdéisme, tel que nous le révèlent les inscriptions rupestres de Béhistoun, d'Istakar et de Nach-i-Roustem, proclame l'existence d'un dieu suprême, à la fois puissance et providence, qu'il définit en ces termes : « C'est un grand dieu qu'Ahoura-Mazda; il a créé la terre; il a créé le ciel; il a créé l'homme; il a donné à l'homme le bonheur⁷. » Réduit à ces données fondamentales, le mazdéisme des

1. Sur ce titre, voir une dissertation publiée par Lehmann dans les *Beitraege zur Assyriologie* de 1893, et analysée par Loisy dans la *Revue critique* du 29 octobre 1894.

2. Maspero, *Hist. ancienne*, 4^e éd., p. 584.

3. *Daniel*, II, 44, et VII, 23.

4. Diodore, X, 12 : « Ἐπειδὴ τῶν Βαβυλωνίων καὶ τῶν Μήδων τὴν χώραν κατεπολέμησε, ταῖς ἐλπίσι πᾶσαν περιελάμβανε τὴν οἰκουμένην. »

5. Aristobule et Onésicrite ap. Strabon, XV, 3, 7. Cf. l'intitulé d'une tablette babylonienne, dans Ménant, *Les Achéménides et les Inscriptions de la Perse*, Paris, 1872, p. 156.

6. Perrot, *Hist. de l'Art*, t. V, p. 786.

7. Ménant, *Les Achéménides*, p. 44-45.

contemporains de Cyrus est identique à celui des Sassanides. En effet, le dieu de l'*Avesta* est, comme l'Ahoura-Mazda des textes cunéiformes, la puissance, l'intelligence et la bonté infinies : « Il a créé le monde; il en est le maître; il en sait les mystères; il a fondé l'ordre universel¹. »

Cette croyance en un dieu créateur et organisateur conduisit les rois qui l'adoptèrent à certaines applications politiques. Ahoura-Mazda veut que l'ordre et le bien règnent dans le monde. Mais qui réalisera sa volonté? Qui imposera de proche en proche la vraie foi aux hommes? Qui dirigera les peuples dans la voie du salut? Évidemment, celui-là qui croit au dieu de Zoroastre et qui dispose ici-bas d'une autorité assez forte pour briser l'opposition des impies, des ignorants et des rebelles.

Or, Cyrus était mazdéen². Le fut-il de naissance ou le devint-il par conversion, on ne le sait pas avec exactitude. Mais, avant son règne, la doctrine de Zoroastre, très florissante en Médie, ne s'était guère propagée en Perse, et d'ailleurs les premiers Achéménides étaient des princes trop faibles pour avoir jamais pu songer à l'établissement d'un ordre universel. Nul autre que Cyrus n'a transporté dans le gouvernement des choses humaines les spéculations théologiques du mazdéisme.

Quand il marche contre les Massagètes, c'est en vertu d'un droit divin : « Ce qui le poussait à cette guerre, observe Hérodote, c'était principalement sa naissance, la pensée qu'il était plus qu'un homme³. » Sur les bords de l'Araxe, Crésus, faisant allusion à cette croyance, dit au roi : « Si tu as la conviction d'être immortel et de commander à une armée de même nature, il n'est pas nécessaire que je t'expose mon opinion⁴. » Un peu plus loin, Cyrus dit à Hystaspe : « Les dieux veillent sur moi; ils m'avertissent à l'avance de tout ce qui doit m'arriver : j'ai vu, la nuit

1. J. Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, Paris, 1876, p. 29. Cf., dans les *Annales du Musée Guimet*, la préface que le même auteur a écrite pour sa traduction du *Zend-Avesta*, t. III, 1893, p. LXIV.

2. Nicolas de Damas, *F. H. G.*, t. III, p. 406, fr. 67.

3. Hérodote, I, 204, 2 : « Πρῶτον μὲν ἡ γένεσις, τὸ δοκέειν πλέον τι εἶναι ἀνθρώπου. » Cf. Arrien, *Anabase*, IV, 11, 9 : « Λέγεται τὸν πρῶτον προσκυνηθῆναι ἀνθρώπων Κύρον. »

4. Hérodote, I, 207, 2 : « Εἰ μὲν ἀθάνατος δοκέεις εἶναι καὶ στρατιῆς τοιαύτης ἄρχειν, οὐδὲν ἂν εἴη πρῆγμα γινώμας ἐμὲ σοὶ ἀποφαίνεσθαι. »

dernière, en dormant, le plus âgé de tes enfants qui portait à ses épaules des ailes dont l'une ombrageait l'Asie et l'autre l'Europe¹. »

Ce fils aîné d'Hystaspe, Darius, ambitionne lui aussi l'empire du monde². Lui aussi, il se proclame « roi des rois, roi de la vaste terre »³; lui aussi, il se réclame d'un droit divin : « C'est un grand dieu qu'Ahoura-Mazda. Il a fait roi Darius; il lui a conféré l'empire; par la volonté d'Ahoura-Mazda, Darius est roi⁴. » Ailleurs : « Ceux qui ont été rois avant moi l'ont été, comme moi, par la protection d'Ahoura-Mazda⁵. » Ailleurs : « Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par la volonté d'Ahoura-Mazda⁶. »

Puis, c'est Xerxès qui, en 484, à Suse, dit aux membres de son Conseil : « Si nous réussissons à vaincre les Athéniens et les Péloponésiens, la Perse n'aura plus d'autres bornes que le ciel; le soleil n'éclairera aucun pays limitrophe du nôtre; je parcourrai toute l'Europe, et avec votre secours je ne ferai de la terre entière qu'un seul empire⁷. » La guerre est décidée et le roi a une vision : « Il lui sembla que sa tête se couronnait d'une pousse d'olivier et que les rameaux de cet arbre couvraient toute la terre; puis, soudain, la couronne disparut. Les Mages, consultés, jugèrent que cette vision regardait l'univers entier et que tous les hommes seraient assujettis à Xerxès⁸. » Quand il part avec son armée, « c'est contre toute la terre qu'il mène son divin troupeau d'hommes⁹. » S'il marche, c'est par un ordre divin, θεοθέην¹⁰. Un dieu le conduit, θεὸς ἄγει¹¹.

1. Hérodote, I, 209, 4 : « Ἐμεῖς θεοὶ κήδονται καὶ μοι πάντα προδεικνύουσι τὰ ἐπιφερόμενα. »

2. Diodore, X, 19, 5 : « Περιλάμβανε τὴν οἰκουμένην. » C'est l'expression même dont l'historien s'est déjà servi à propos de Cyrus (cf. plus haut, p. 134, n. 4).

3. Ménant, *Les Achéménides*, p. 79, 96, 104, 130.

4. Ménant, *ibid.*, p. 79.

5. Ménant, *ibid.*, p. 120.

6. Ménant, *ibid.*, p. 81, 98, 119.

7. Hérodote, VII, 8, 7 : « Γῆν τὴν Περσίδα ἀποδέξομεν τῷ Διὶς αἰθέρι ὀμουρέουσαν. Οὐ γὰρ δὴ χώρην γε οὐδεμίαν κατόψεται ὁ ἥλιος ὀμουρέουσαν τῇ ἡμετέρῃ, ἀλλὰ σφραγίσσας ἐγὼ ἅμα ὑμῖν μίαν χώρην θήσω, διὰ πάσης διεξελθὼν τῆς Εὐρώπης. »

8. Hérodote, VII, 19, 1 : « Τὴν οἱ μάγοι ἔχριναν ἀκούσαντες φέρειν τε ἐπὶ πᾶσαν γῆν δουλεύειν τε οἱ πάντας ἀνθρώπους. »

9. Eschyle, *Les Perses*, v. 75 :

« Ἐπὶ πᾶσαν γῆθνα ποιμανόριον θεῶν ἐλαύει. »

10. Eschyle, *ibid.*, v. 101.

11. Hérodote, VII, 8, 2.

Tout roi de Perse est sur terre l'agent, le vicaire, le ministre de Dieu. Parcourez les inscriptions : si les Achéménides sont rois, c'est par la volonté d'Ahoura-Mazda; s'ils annexent des provinces, c'est Ahoura-Mazda qui les leur donne; s'ils remportent des victoires, c'est par le secours d'Ahoura-Mazda; s'ils répriment des conspirations et des révoltes, c'est par la protection d'Ahoura-Mazda; si leur empire est prospère, c'est par la grâce d'Ahoura-Mazda. C'est l'image d'Ahoura-Mazda qu'ils font sculpter sur les murs de leurs palais et de leurs nécropoles. Dans l'embarras, c'est lui qu'ils invoquent et qu'ils prient. Ils n'agissent qu'au nom et pour la plus grande gloire du dieu. Leur volonté se confond avec la sienne 1.

Émanation du dieu d'en haut, le roi achéménide est son incarnation terrestre. Il est le dieu du monde visible 2. A Dodone, l'oracle, consulté par Thémistocle, lui conseille de se réfugier auprès de celui qui est l'homonyme de Dieu, πρὸς τὸ ὁμώνυμον τοῦ θεοῦ, et le proscrit, faisant aussitôt route pour Suse, se présente devant Artaxerxès Longue-Main : « Car, dit-il, Zeus et toi, vous êtes les seuls qui portiez le nom de grands rois et qui le soyez 3. » Quand Artaxerxès-Mnémon veut épouser sa propre fille Atossa : « Mon fils, lui dit Parysatis, mets-toi au-dessus de l'opinion publique. La divinité t'a donné aux Perses comme règle de tout ce qui est honnête ou vicieux 4. » Le Grand Roi était si bien le dieu de tous les êtres que l'on apprenait même aux éléphants à l'adorer 5.

Jusqu'à la chute de la dynastie, il n'est pas un Achéménide qui ne se croie d'essence divine, qui ne se donne pour mission d'organiser la terre à l'image du ciel, qui ne rêve une seule domination embrassant le monde, un seul gouvernement s'appliquant à tous les peuples, et même, à certains égards, une seule religion englobant l'humanité.

1. Ménant, *Les Achéménides*, p. 79, 84, 109, 110, 119, 125.

2. Eschyle, *Les Perses*, v. 157; Aristote, *Du Monde*, VI, 11, éd. Didot, t. III, p. 637; Quinte-Curce, V, 12, 16. Cf. Beurlier, *De divinis honoribus quos acceperunt Alexander et successores ejus*, p. 26.

3. Plutarque, *Thémistocle*, 28, 3 : « Μεγάλους γὰρ ἀμφοτέρους εἶναι τε καὶ λέγεσθαι βασιλέας. »

4. Plutarque, *Artaxerxès*, 23, 3 : « Πέρσαις δὲ νόμον αὐτὸν ὑπὸ τοῦ θεοῦ καὶ δικαίω τῆν αἰσχρῶν καὶ καλῶν ἀποδειγμένον. »

5. Aristote, *Hist. des Animaux*, 46, éd. Didot, t. III, p. 205.

III

Les Grecs n'ont pas compris l'idéal perse, ou ils ont affecté de ne pas vouloir le comprendre. Si la trace des prétentions chères aux Achéménides se retrouve dans Hérodote et dans Eschyle, dans Platon et dans Aristote, c'est par hasard, en passant, sans que le principe moral qui inspirait le système soit jamais l'objet d'une exposition catégorique. Quand la lutte suprême s'engage, l'hellénisme en est encore à considérer les ambitions théocratiques du Grand Roi comme une vaine fumée de l'orgueil. Seul, Alexandre y devine autre chose.

C'est que lui aussi est de race divine. Il descend des Téménides d'Argos, qui descendent eux-mêmes d'Héraclès, lequel est fils de Zeus. Isocrate, en 346, rappelle cette généalogie à Philippe¹; il lui retrace les exploits du héros qui fut son ancêtre et il les lui offre en exemple². Plus clairvoyant qu'Isocrate, Démosthène se garde bien de reconnaître le caractère divin de la monarchie téménide. Il entrevoit les dangers que l'établissement d'un droit public fondé sur le surnaturel peut faire courir à la liberté grecque, et pour se mettre à l'abri des conséquences, il nie le principe : « Athéniens, s'écrie-t-il dès 351, ne croyez pas que la puissance de Philippe soit immortelle et indestructible comme celle d'un dieu³. » Mais la croyance à laquelle il s'attaque avec la pénétration du génie et l'intuition de la haine n'en fait pas moins son chemin, et quinze ans plus tard, lors des fêtes d'Ægæ (336), Philippe ose s'égalier publiquement, dans une procession solennelle, aux divinités de l'Olympe : son image, revêtue d'attributs sacrés, est promenée sur un trône, à travers la ville, avec les statues des douze grands dieux⁴.

Alexandre est aussi pénétré que son père de l'origine divine de sa race. Mais cette conviction n'acquiert chez lui

1. Isocrate, *Philippe*, 32 sqq.

2. Isocrate, *ibid.*, 111 sqq.

3. Démosthène, *Philippiques*, I, 8 : « Μὴ γὰρ ὡς θεῶ νομίζετ' ἐκείνω τὰ παρόντα πεπλεγμέναι πράγματα ἀθάνατα. »

4. Diodore, XVI, 92, 5, et XVI, 95, 1.

toute sa force qu'en dehors du milieu grec. Au début, elle n'a d'autre effet que de lui rendre accessible la conception achéménide. Le péril que Démosthène redoute pour sa patrie ne la menace pas directement. Si Alexandre en arrive à faire bon marché de l'indépendance des États grecs, c'est pour avoir intégralement réalisé leurs désirs. L'exécution du programme de Corinthe le met en présence d'un idéal nouveau qu'il s'assimile et dont il fait la base d'un droit public nouveau.

De là, dans sa vie, deux périodes : jusqu'en 330, il reste le champion de l'Europe et le stratège-autocrate de l'Hellade ; son expédition est une revanche des guerres médiques¹. A la mort de Darius, tout change. L'empire des Achéménides n'ayant plus de maître légitime, Alexandre s'en proclame l'héritier ; il pense et agit en successeur de Cyrus ; il prétend à la domination universelle et, pour assurer l'unité du monde, il veut en être le dieu. Dans la première période, Alexandre conquiert l'Asie ; dans la seconde, l'Asie conquiert Alexandre².

Les premiers actes du héros sont d'un pur Hellène, tout vibrant de souvenirs épiques. Dans la Chersonèse de Thrace, au lieu de s'embarquer à Sestos, avec la plus grande partie de l'armée, il pousse jusqu'à Éléonte et sacrifie aux dieux sur le tombeau de Protésilas, pour obtenir que le sol asiatique lui soit moins funeste qu'à ce compagnon d'Agamemnon³. Le point où il aborde, ce n'est pas Abydos, le mouillage classique où l'attend Parménion, c'est le Port des Achéens, qu'avoisinent les tombeaux d'Achille, de Patrocle et d'Ajax⁴. A Troie, il dépose ses armes dans le temple d'Athéna ; mais en échange il en prend d'autres, revêtues d'un prestige légendaire, et notamment le bouclier d'Achille, son ancêtre, qu'il honore par des offrandes, des parfums, des fleurs, en même temps qu'il apaise la colère de Priam, tué par Néoptolème au foyer sacré, en sacrifiant

1. Justin, XI, 5, 6 : « Graeciae ultor electus. »

2. Cf. le mot de Callisthène, dans Quinte-Curce, VIII, 5, 19 : « Les Perses sont nos vainqueurs, si nous leur empruntons leurs lois. » J'ai déjà indiqué sommairement cette division fondamentale de la vie d'Alexandre dans la *Revue historique*, t. LIII, 1893, p. 138.

3. Arrien, *Anabase*, I, 11, 5.

4. Strabon, XIII, 1, 32.

à l'ombre du vieux roi sur l'autel de Zeus Herkeios¹.

Ce début de campagne est une sorte de manifestation homérique, le transport d'une âme jeune qu'enivre le passé de l'Hellade², un culte poétique rendu aux magiques figures de la fable, un hymne enthousiaste chanté à la splendeur des mythes nationaux. Après le Granique, l'exaltation est tout aussi forte, quoique moins généreuse. Il s'y mêle un patriotisme intransigeant que sa ferveur même rend cruel. Les mercenaires grecs pris dans les rangs de l'ennemi sont condamnés aux travaux publics, comme ayant enfreint les décisions de la diète fédérale de Corinthe et lutté contre les Hellènes en faveur des Barbares³. Pallas, la grande divinité poliade des Athéniens, reçoit trois cents armures, avec cette dédicace : « Alexandre, fils de Philippe, et les Hellènes, à l'exception des Lacédémoniens, sur les dépouilles des Barbares qui habitent l'Asie⁴. »

Pour Aristote, un abîme sépare le Grec, cet homme libre, du Barbare, cet esclave : se faire un ami de l'un, se faire un esclave de l'autre, c'est là une distinction primordiale sans laquelle il n'est pas de saine politique⁵. Fidèle aux idées du maître, Alexandre accorde aux Asiatiques un traitement tout autre, selon qu'ils se réclament ou non de l'hellénisme. Ilion, rebâtie, est déclarée autonome et exempte d'impôts⁶. Érythrées reçoit les mêmes avantages⁷. Smyrne, autrefois anéantie par Alyatte, est reconstruite⁸. A Éphèse, le régime oligarchique est aboli et les taxes que percevaient les Perses sont dévolues au sanctuaire d'Artémis, dont le droit d'asile est étendu⁹. Mallus, en Cilicie, tirait son origine d'Argos, comme les Téménides eux-mêmes : Alexandre lui remet le tribut qu'elle payait au Grand Roi, lui accorde l'autonomie communale et institue une fête héroïque en l'honneur de son fondateur Amphiloque¹⁰. Restaurer la démocratie, garantir

1. Arrien, *Anabase*, I, 11, 8.

2. Cf. Quinte-Curce, IV, 8, 3 : « Cognoscendae vetustatis avidum. »

3. Arrien, I, 16, 6.

4. Arrien, I, 16, 7.

5. Aristote, *Politique*, I, 1, 5, éd. Didot, t. I, p. 483; Pseudo-Plutarque, *Fortune d'Alexandre*, I, 6, éd. Didot, *Moralia*, t. I, p. 404. Cf. Strabon, I, 4, 9.

6. Strabon, XIII, 1, 26.

7. Dittenberger, *Syll. inscr. gr.*, 166, l. 22-23.

8. Pline, V, 31, 7; Pausanias, VII, 5, 2. Cf. Radet, *De coloniis a Macedonibus in Asiam cis Taurum deductis*, p. 44-45.

9. Arrien, I, 17, 10; Strabon, XIV, 1, 23.

10. Arrien, II, 5, 9; Strabon, XIV, 5, 17.

les libertés communales, octroyer des faveurs religieuses et des immunités financières, établir des concours et des jeux, c'est se montrer strictement fidèle à la tradition hellénique.

Les Lydiens, à vrai dire, ne sont pas Grecs; mais comme ils peuvent se targuer d'ancêtres philhellènes, ils redeviennent libres et recouvrent le plein usage de leurs lois¹. Cette indépendance est d'ailleurs surveillée par un corps de troupes établi dans la citadelle de Sardes². Une colonie éolienne de Cymé, Sidé, qui a oublié le langage de sa métropole, subit de même une garnison macédonienne³. Apendus, sa voisine, élevait des chevaux au Grand Roi. Outre cette redevance, qui est maintenue, Alexandre exige d'elle une contribution de guerre, un tribut annuel, des otages, une soumission complète, en matière civile et juridique, aux ordres du satrape qu'il laisse dans le pays⁴.

Tandis que les villes pamphyliennes sont ainsi traitées avec une certaine rudesse, Phasélis, le dernier port lycien du côté de la Pamphylie, met à profit le passage du conquérant. Alexandre marche en personne contre la forteresse de Marmara, d'où les Pisidiens s'élançaient pour ravager le territoire des Phasélites⁵. C'est que, depuis les victoires de Cimon, Phasélis est regardée comme la limite extrême des eaux grecques vers l'Orient⁶. C'est qu'à Phasélis Alexandre prend pour ainsi dire congé de la patrie hellénique. La vieille cité dorienne le retient quelques jours. Il y donne des fêtes. Il flatte habilement le patriotisme local: on le voit, à l'issue d'un banquet, sortir, escorté de ses fidèles, parcourir les rues et couronner de fleurs, sur l'agora, la statue de Théodecte, une gloire du cru, un orateur, un poète, qui avait été comme lui disciple d'Aristote et avec lequel il avait entretenu un commerce de philosophie⁷.

Quand le Grand Roi, vaincu à Issus, sollicite la paix,

1. Arrien, I, 17, 4.

2. Arrien, I, 17, 7.

3. Arrien, I, 26, 4.

4. Arrien, I, 27, 4.

5. Arrien, I, 24, 6 = Diodore, XVII, 28, 2. Droysen, *Hist. de l'Hellénisme*, t. I, p. 228, n. 2, n'a pas vu que les deux passages devaient être rapprochés.

6. Isocrate, *Panegyrique*, 118; *Aréopagitique*, 80; *Panathénaïque*, 59; Lycurgue, *Contre Léocrate*, 73. Lucien, *Les Amours*, 7, appelle les îles Chéliéoniennes, voisines de Phasélis, « ces limites fortunées de l'ancienne Grèce ».

7. Plutarque, *Alexandre*, 17, 4. Sur le culte des bienfaiteurs en Lycie, voir Imbert, *Rev. Etud. gr.*, t. VII, 1894, p. 272.

Alexandre lui répond en vrai Lacédémonien : « Les Grecs m'ont mis à leur tête pour que je les venge. Aie soin de me considérer comme le souverain de l'Asie entière. Si tu déportes vers moi, que ce soit comme au roi de l'Asie; si tu as besoin de quelque chose, demande-le-moi comme à ton maître suprême. N'essaie pas de traiter avec moi de pair à égal : je te punirais de cette offense¹. »

De la part d'une âme noble et généreuse, cette lettre est surprenante. Elle respire un tel mépris pour tout ce qui n'est pas Grec, une telle étroitesse d'orgueil et une telle ampleur d'arrogance, qu'on pourrait se demander si elle est bien authentique. Mais Arrien, qui nous la rapporte, l'a évidemment puisée à d'excellentes sources, comme le reconnaît la critique moderne². Il est donc sûr qu'Alexandre se guinde, qu'il fait étalage de sentiments grecs, qu'il cherche à se montrer l'émule du soldatesque Agésilas ou du brutal Lysandre.

Après Arbèles, même affectation d'hellénisme. Il décrète une abolition générale de la tyrannie en Grèce. Toutes les cités jouiront de l'autonomie démocratique. Il mande aux Platéens qu'il rebâtira leur ville, eu égard à ce que leurs ancêtres ont cédé leur territoire aux Grecs pour la défense de la liberté commune. Il envoie aux Crotoniates une part du butin, en reconnaissance de ce qu'un des leurs, l'athlète Phaylle, a secouru l'Hellade pendant les guerres médiques, équipé une trirème à ses frais et combattu les Perses à Salamine³.

Maître de Suse, il ordonne qu'on mette de côté les statues des tyrannicides, enlevées jadis par Xerxès, et qu'on les restitue aux Athéniens⁴. A Persépolis, malgré les conseils de Parménion, qui l'exhorte à ne pas anéantir le fruit de ses victoires et à ménager les sentiments des Asiatiques, il livre au feu le palais des rois, attendu qu'il a pour mission de châtier les Perses et de leur faire expier tous les maux, guerres, pillages, incendies, qu'ils ont jadis déchaînés sur l'Hellade⁵.

1. Arrien, *Anabase*, II, 14, 4 sqq.

2. Cf. Adler, *De Alexandri Magni epistularum commercio*, Leipzig, 1891, p. 9, et Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, t. I, p. 270, n. 1.

3. Plutarque, *Alexandre*, 34.

4. Arrien, *Anabase*, III, 16, 8.

5. Arrien, III, 18, 12; Diodore, XVII, 70, 1; Strabon, XV, 3, 6.

Ces représailles vont au cœur des Grecs. Le corinthien Démarate, quoique très vieux, fait exprès le voyage de la Haute-Asie pour contempler Alexandre sous le baldaquin d'or des Achéménides, et soudain, au milieu de sa joie, il se met à verser des larmes en songeant aux Grecs assez malheureux pour être tombés dans les batailles avant d'avoir vu le fils de Philippe assis sur le trône de Darius ¹.

Pourtant, à l'heure même où le philhellénisme d'Alexandre atteint son apogée, il est visible que l'ancien disciple d'Aristote est virtuellement acquis à un idéal nouveau. Revenons en arrière et suivons le héros dans les étapes de son triomphe. Il n'est pas de ceux qu'on enferme dans un rôle négatif. Pas à pas, il se dérobe à l'étreinte stérilisante de son éducation grecque; il jette un œil curieux sur les civilisations barbares; il esquisse à grands traits son système futur: la fusion de toutes les races du monde sous l'autorité d'un souverain qui en sera le dieu.

Tandis que la diète de Corinthe, dans ses prévisions de conquêtes, s'en est tenue sans doute au programme formulé par Isocrate, à l'annexion de l'Asie-Mineure, entre l'Halys et la mer Égée, Alexandre, dès l'origine, voit s'ouvrir un horizon sans limite et songe à Persépolis, à Ecbatane, à Bactres, aux dernières villes des derniers confins de l'Orient ²: la lutte, entre Darius et lui, est engagée en vue de la possession du monde ³. A Gordium, quand on lui dit que l'empire de la terre est promis à celui qui déliera le nœud inextricable ⁴, il le tranche d'un coup d'épée et se regarde dès lors comme le monarque universel annoncé par les destins. A la veille d'Arbèles, quand Darius lui offre de partager le

1. Plutarque, *Alexandre*, 37 et 56.

2. En 332, après la prise de Tyr, Darius offre à son rival « omnem regionem inter Hellespontum et Halyn amnem sitam » (Quinte-Curce, IV, 5, 1 et IV, 11, 5), c'est-à-dire exactement ce que réclamait autrefois Isocrate (voir plus haut, p. 132). Par suite, la cession de « l'Asie d'en deçà de l'Halys » devait être une formule consacrée dont les hommes d'État grecs faisaient la base de leurs revendications, et il est à peu près sûr que l'expression de Quinte-Curce est la transcription d'un des articles du programme de la diète corinthienne. Alexandre répond: « Se, cum transiret mare, non Ciliciam aut Lydiam, sed Persepolim, Bactra deinde et Ecbatana ultimique Orientis oram imperio destinasse » (Quinte-Curce, IV, 5, 8).

3. Quinte-Curce, IV, 1, 38: « In spem totius orbis occupandi. »

4. Plutarque, *Alexandre*, 18: « Τῷ λύσαντι τὸν δεσμὸν εἰμαρται βασιλεὶ γενεῶσαι τῆς οἰκουμένης. » Quinte-Curce, III, 1, 16, dit simplement: « Asiae potiturum, » et Justin, XI, 7, 4: « Tota Asia regnaturum. »

pouvoir et l'empire, il repousse cette transaction : « Les Macédoniens et les Perses, répond-il en substance, luttent pour la monarchie universelle ¹. De même que deux soleils troubleraient l'ordre et l'harmonie du monde, de même deux rois ne pourraient, sans amener des bouleversements et des révolutions, tenir à la fois le sceptre de la terre ². »

La conquête systématique du monde a pour corollaire indispensable la déification du monarque universel. A mesure que le vainqueur d'Issus s'éloigne de l'Asie grecque, il se sent graduellement élevé, par une force mystérieuse, au-dessus de la condition humaine. Au siège de Tyr, c'est Héraclès, son ancêtre, qui lui apparaît en songe, qui le prend par la main et lui fait escalader les murailles. Apollon aussi passe de son côté, si bien que les Tyriens, traitant le dieu comme un transfuge, chargent de chaînes son colosse et le clouent sur sa base, en l'appelant « Alexandriste » ³.

Dans l'oasis d'Ammon, quand Alexandre est salué du nom de fils de Zeus par le prophète du temple, la demande qui lui vient aux lèvres nous initie à la pensée qui domine toutes ses préoccupations :

— « O Dieu ! me donneras-tu l'empire du monde ⁴ ? »

— Tu l'auras, répond une voix surnaturelle.

— O puissance céleste ! reprend Alexandre, ai-je puni tous les assassins de mon père ?

— Ne blasphème pas ! s'écrie le prophète. Il n'a rien d'un mortel, celui qui t'a donné le jour. Quant aux meurtriers de Philippe, ils ont tous reçu leur châtement ⁵. »

Cette visite au temple d'Ammon décide du système d'Alexandre. On racontait déjà que Philippe, lors de son mariage avec Olympias, avait vu Zeus, sous la forme d'un serpent, couché dans les bras de sa femme ⁶. Mais cette légende, et une infinité d'autres qui couraient sur la nais-

1. Diodore, XVII, 54, 6 : « Περὶ τῆς τῶν ὀλων μοναρχίας. »

2. Diodore, XVII, 54, 5 ; Justin, XI, 12, 15.

3. Plutarque, *Alexandre*, 24, 2.

4. Diodore, XVII, 51, 2 : « Ἐγὼ μοι δίδως τὴν ἀπάσης γῆς ἀρχήν ; » Plutarque, *Alexandre*, 27, 3 : « Εἰ πάντων αὐτῶν δίδωσιν ἀνθρώπων κυρίῳ γενέσθαι ; » Quinte-Curce, IV, 7, 26 : « An totius orbis imperium fati sibi destinaretur ; » Justin, XI, 11, 10 : « Possessionem terrarum dari. »

5. Diodore, XVII, 51, 3 ; Plutarque, *Alexandre*, 27, 3 ; Strabon, XVII, 1, 43 ; Quinte-Curce, IV, 7, 27 ; Justin, XI, 11, 9.

6. Plutarque, *Alexandre*, 2, 4 ; Justin, XI, 11, 3. Cf. Lucien, *Dialogues des Morts*, 13, 1.

sance du jeune roi, se trouvent dès lors consacrées par la sainte infaillibilité de l'oracle. Ce qu'il pouvait y avoir d'indécis, de flottant, dans les rêves théocratiques d'Alexandre, se précise. Maintenant qu'Ammon a parlé, qu'il a ordonné aux Macédoniens de rendre des honneurs divins à leur roi¹, maintenant que l'oracle des Branchides et que la sibylle d'Érythrées ont proclamé comme Ammon l'origine divine d'Alexandre², il est impossible qu'Alexandre ne se croie pas dieu et qu'il n'aspire pas comme tel à la domination du monde³.

Toutefois, à ce moment si décisif où le génie du conquérant s'oriente vers des idées qui détermineront une rupture éclatante avec l'hellénisme⁴, Alexandre est encore, de cœur et de goûts, un Hellène. S'il interroge l'oracle d'Ammon, c'est à l'imitation de Persée et d'Héraclès qui l'ont fait l'un et l'autre, le premier avant de combattre la Gorgone, le second avant de marcher en Libye contre Antée et en Égypte contre Busiris. Or, Alexandre descend à la fois de Persée et d'Héraclès; en allant consulter Ammon, dont il est fils, au même titre que Persée et qu'Héraclès sont fils de Zeus, il s'inspire de ces deux héros: il prend conseil de son divin père⁵.

Cette argumentation mythologique, qu'Arrien emprunte à Callisthène⁶, montre assez qu'à cette date le roi n'est pas encore sorti du panthéon grec. Il ne s'agit toujours pour lui que d'une sorte d'héroïsation épique, conforme aux traditions religieuses des Hellènes⁷, semblable tout au plus à ce que s'était décerné son père Philippe, et cette déification grecque, timide et bornée, ne ressemble que de très loin à la déification orientale, qui n'est plus, celle-là, un thème de poésie.

1. Justin, XI, 11, 11: « Ut Alexandrum pro deo, non pro rege colerent. » Cf. Quinte-Curce, IV, 7, 28.

2. Callisthène ap. Strabon, XVII, 1, 43.

3. Quinte-Curce, IV, 7, 30: « Jovis filium se non solum appellari passus est, sed etiam jussit. » Cf. IV, 10, 3.

4. Justin, XI, 11, 12.

5. Arrien, III, 3, 1 sqq.

6. Strabon, XVII, 1, 43.

7. Cf. Beurlier, *De divinis honoribus quos acceperunt Alexander et successores ejus*, p. 1 sqq. L'auteur n'a pas distingué entre la déification grecque et la déification orientale, distinction essentielle pourtant, qui nous donne la clef de toute la vie d'Alexandre.

mais un article de foi. Les sentiments d'Alexandre à cette époque sont nettement définis par Plutarque. « En général, dit-il, le roi était extrêmement fier avec les Barbares et il affectait devant eux de paraître convaincu de son origine divine; à l'égard des Grecs, il se montrait plus réservé et il ne se défiait qu'avec retenue¹. » L'écrivain cite un certain nombre d'anecdotes à l'appui de son opinion; puis, il conclut: « On voit qu'Alexandre était loin de s'abuser lui-même et de s'enfler de sa prétendue divinité: il se servait seulement de l'opinion que les autres en avaient, pour les assujettir². »

IV

Jusqu'à la bataille d'Arbèles, la foi qu'Alexandre a dans sa propre divinité ne se présente à son esprit que sous une forme dubitative³, parce que la déification à laquelle il songe, vers laquelle il tend et dans laquelle il se meut est la déification grecque, déification formaliste et pour ainsi dire juridique, emprisonnée dans des traditions étroites, minée dans son principe même par des habitudes de libre examen. Ce n'est qu'à la mort de Darius qu'il devient vraiment dieu, parce qu'alors il change résolument de terrain, parce qu'il ne se contente plus de la déification grecque, simple marchandage administratif, mais qu'il prétend à la déification orientale, déification sans limites et sans conditions, qu'on ne discute pas, qu'on ne matérialise pas, qui flotte aux confins du rêve, entre le ciel et la terre, dans le vague brouillard d'un horizon infini.

Dieu à l'orientale, Alexandre sort de l'atmosphère du réel, du positif, de tout ce qui est la négation même du divin. Par suite, l'idée qu'il est dieu n'est plus une concession que l'orgueil exige de la bassesse; c'est une conviction profonde,

1. Plutarque, *Alexandre*, 28, 1: « Πρὸς μὲν τοὺς βαρβάρους σοβαρὸς ἦν καὶ σφόδρα πεπεισμένον περὶ τῆς ἐκ θεοῦ γενέσεως καὶ τεκνώσεως ὁμοίως, τοῖς δὲ Ἕλλησι μετρίως καὶ ὑποφειδομένον ἑαυτὸν ἐξεθεΐαζε. »

2. Plutarque, *ibid.*, 18, 3: « Τοὺς ἄλλους καταδουλούμενος τῇ δόξῃ τῆς θεϊότητος. » Cf. Lucien, *Dialogue des Morts*, 14, 5.

3. « Zeus, s'écrie-t-il au moment d'engager la bataille, si je suis vraiment ton fils, défends les Grecs et assure leurs coups. » (Plutarque, *Alexandre*, 33, 1.)

une croyance enthousiaste, un dogme, et ce dogme il déploie une énergie surhumaine à le faire passer dans l'âme de ses compagnons d'armes. Il y a, entre les Macédoniens et leur roi, une lutte de tous les jours¹. Cette crise, que l'on peut appeler la crise asiatique, domine les événements. Elle les englobe. Tout part d'elle; tout gravite autour d'elle; tout s'explique par elle. Alexandre n'est plus un fondateur d'empire; il est un fondateur de religion, et c'est avec une exaltation intransigeante qu'il anéantit les blasphémateurs.

Au reste, le nouveau culte reflète le génie si riche et si complexe de celui qui l'organise. En se détachant de l'hellénisme, Alexandre n'adopte pas servilement les doctrines orientales. Son intelligence n'est jamais simpliste. Élu pour une entreprise assez médiocre de vengeance et de rapine, il ne s'est pas confiné dans l'assouvissement de basses rancunes. On rapporte de lui un mot qui n'est peut-être pas authentique, mais qui a toute la valeur d'un symbole. A Persépolis, dans ce palais même qu'il va livrer aux flammes, devant une statue de Xerxès que ses troupes ont renversée, il s'écrie : « O roi, te laisserai-je étendu à terre, pour te punir de la guerre que tu as faite aux Grecs, ou te relèverai-je, par estime de tout ce qu'il y avait de grand et de généreux dans ton âme² ? »

Voilà bien la scène capitale du drame, le moment solennel où le protagoniste hésite, où l'action se noue, où le revirement se prépare³. Quand les Hellènes le croyaient à eux seuls, il s'orientalisait chaque jour. Orientalisé jusqu'en son for intime, il ne cesse pas d'appartenir à l'hellénisme. Il ne répudie pas son passé; il l'associe au présent. Il n'élimine rien; il combine. Le syncrétisme, tel est le trait essentiel de son œuvre, comme de son esprit. Aristote, qui fut son maître, ne s'élança jamais hors du cercle traditionnel des idées grecques. Alexandre s'assimile aussi bien, sinon mieux, les états d'âme de l'Orient que les concepts de l'intelligence européenne. Si la philosophie consiste en une aperception

1. Quinte-Curce, IV, 7, 31.

2. Plutarque, *Alexandre*, 37, 3.

3. Quinte-Curce, VIII, 8, 10, prête ces mots au conquérant : « Veni in Asiam, non ut funditus everterem gentes, nec ut dimidia parte terrarum solitudinem facerem, sed ut illos, quos bello subegissem, victoriae meae non paeniteret. » Montesquieu, *Esprit des Loix*, livre X, ch. 14 : « Il abandonna après la conquête tous les préjugés qui lui avoient servi à la faire. »

supérieure des choses, le vrai philosophe, ce ne fut pas Aristote, ce fut Alexandre.

Donc, Alexandre est dieu. Il est dieu pour l'Occident grec, comme fils de Zeus; il est dieu pour l'Orient perse, comme héritier des Achéménides. Les preuves de sa divinité sont évidentes: sans parler de ses prodigieuses victoires, qui sont la marque tangible de son origine céleste¹, n'est-il pas celui qu'annonçaient les oracles ou les prophéties de tous les peuples, Hellènes de Delphes, Phrygiens du Sangarius, Juifs de Palestine, Chaldéens de Babylone? En Afrique, Ammon l'a proclamé son fils et l'a institué souverain universel du monde. Tout homme, à quelque nation qu'il appartienne, lui doit hommage. S'il refuse l'adoration, qu'il soit frappé comme sacrilège; s'il rend un culte sincère, qu'il soit traité en bon serviteur. Plus de préjugés de race: les distinctions ethniques n'ont aucun sens en religion. Le propre d'une monarchie théocratique, ce n'est pas d'opposer les Grecs aux Barbares, c'est d'opposer les croyants aux infidèles². Alexandre n'a pas d'autre règle de conduite: il est impitoyable pour ses plus vieux compagnons d'armes, dès qu'ils attentent au dogme; il comble de faveurs les vaincus, parce que sa divinité ne trouve chez eux ni sceptiques, ni contempteurs.

Justin rapporte que Darius, expirant, percé de coups, dans le fond d'une harmamaxe, supplia les dieux de conférer à son vainqueur l'empire du monde³. Cette tradition, pour romanesque, pour suspecte qu'elle soit, n'en exprime pas moins un fait réel: aux yeux des Orientaux, les triomphes inouïs d'Alexandre furent le signe que les dieux octroyaient aux Téménides macédoniens le trône des Perses achéménides. Il n'y eut pas usurpation; il y eut transmission légitime, voulue par les puissances célestes. Darius n'est plus un ennemi qu'on dépouille; il est le prédécesseur qu'on respecte, qu'on vêt de pourpre, qu'on ensevelit solennellement dans la nécropole des ancêtres. Tout acte de loyalisme envers sa personne est récompensé, tout acte de trahison puni avec la plus cruelle rigueur. Bessus, le régicide, est successivement exposé nu, un carcan au cou, devant les

1. Diodore, XVII, 51, 3; Plutarque, *Alexandre*, 64, 2.

2. Cf. Strabon, I, 4, 9.

3. Justin, XI, 15, 10: « Ut illi terrarum omnium victori contingat imperium. »

troupes, battu de verges, traîné de supplice en supplice à travers l'empire, mutilé à Bactres, crucifié à Ecbatane¹. En Hyrcanie, quand les Grecs à la solde des Perses se rendent, Alexandre relâche les ambassadeurs de Sinope, parce qu'on ne peut faire un grief à une ville de députer à son souverain². Cyrus devient l'aïeul qu'on admire par-dessus tous, comme fondateur de la monarchie théocratique, et à qui on témoigne une vénération éclatante³. Les Ariaspes de la Drangiane, pour avoir secouru ce prince au cours de sa désastreuse expédition contre les Scythes, ont reçu le surnom de Bienfaiteurs. Alexandre récompense à son tour ces Évergètes, jugeant qu'un service rendu aux Achéménides est une marque de fidélité envers sa propre maison⁴.

Du jour où il se substitue au Grand Roi, Alexandre ne se contente pas de ceindre la tiare et d'adopter le costume perse : il prétend, en véritable Achéménide, à l'adoration. Tout culte suppose un cérémonial. On conçoit que des âmes cultivées prient sans autels. Socrate et Platon, pour se figurer Dieu, n'ont pas besoin d'images plastiques; mais le commun des hommes est impuissant à croire, si les éléments de sa croyance ne sont pas traduits aux yeux par des symboles. Une religion n'est populaire qu'à la condition de s'exprimer en un système de rites concrets. Voulant imposer sa divinité au monde, Alexandre doit réclamer des hommages extérieurs. De là son obstination, très naturelle et très logique, à exiger la προσκύνησις. Ne se prosterne-t-on pas devant Dieu et n'est-il pas dieu? L'entourage du roi, cette aristocratie militaire qui s'est raffinée au contact de l'hellénisme, cette noblesse ombrageuse dont l'orgueil a crû par la victoire, cet état-major égalitaire qui a toujours vécu familièrement avec son chef, est un milieu difficile à convertir. C'est lui qu'il importe de rallier d'abord, de métamorphoser par la violence ou par la séduction.

Philotas, le dernier fils de Parménion, est de tous les généraux celui qui se montre le plus réfractaire à l'établissement du nouveau culte. Brutal, insolent, rapace, il est la personnification même des appétits qui ont présidé aux

1. Arrien, III, 30, 4, et IV, 7, 4.

2. Arrien, III, 24, 4.

3. Quinte-Curce, VII, 6, 20: « Non alium magis admiratus est. » Cf. Strabon, XI, 11, 4, et XV, 3, 7.

4. Arrien, III, 27, 5; Diodore, XVII, 81, 2; Quinte-Curce, VII, 3, 3.

débuts de la conquête. Ce qu'il veut, c'est l'exécution intégrale du programme de Corinthe : l'exploitation féroce des vaincus. Il professe à l'égard des Perses un mépris sans bornes, où se condensent l'incommensurable présomption du Grec et l'intraitable âpreté du Macédonien. Vrai type de l'Hellène du Nord, dont l'hellénisme de fraîche date est d'autant plus hautain, il dédaigne l'idiome national et affecte de n'entendre que le pur langage hellénique¹. Tout ce qu'il y a de frondeur, de sceptique, d'étroitement sec dans l'esprit grec, il le résume avec une morgue exubérante. Il est comme le génie du dénigrement. Alexandre ne peut mieux choisir pour faire un exemple. Jaloux et fantasque, Philotas est détesté de ses compagnons d'armes, qu'il injurie, qu'il traite de brutes, de Phrygiens, de Paphlagoniens, qu'il expulse, au cantonnement, de son voisinage, pour vivre seul au milieu de ses chariots d'or et de sa racaille d'esclaves².

Ce magnifique aristocrate, en qui la grossièreté le disputait au raffinement, ne fut-il qu'un fanfaron de vices, un braillard colérique, un matamore aussi empanaché qu'inoffensif? Trempa-t-il au contraire dans la conjuration ourdie contre son roi? Sa participation au complot de Dimnos n'a rien d'improbable. Mais ce qu'Alexandre frappe en lui, c'est beaucoup plus le sacrilège que le conspirateur. La brouille remonte au jour où le maître a ordonné qu'on le saluât du nom de fils de Zeus³. Sans respect pour la voix de l'oracle, Philotas a déclaré ironiquement qu'il félicitait Alexandre d'être reçu au nombre des dieux, mais qu'il plaignait les hommes obligés de vivre sous la dépendance d'un prince au-dessus de la condition humaine⁴. Ce mot, Alexandre ne l'oublie ni ne le pardonne. Philotas s'est moqué d'Ammon; il a qualifié la réponse céleste de mensonge et d'imposture⁵. Voilà, au fond, ce qui motive son supplice. Ses vrais crimes, les crimes pour lesquels il meurt, ce sont des crimes religieux : l'incrédulité, l'impiété, le blasphème⁶.

1. Quinte-Curce, VI, 9, 34 sqq.; VI, 11, 4.

2. Quinte-Curce, VI, 11, 2 sqq.

3. Arrien, III, 26, 1; Quinte-Curce, VI, 11, 23.

4. Quinte-Curce, VI, 9, 18, et VI, 10, 27.

5. Pseudo-Plutarque, *Fortune d'Alexandre*, II, 7; Quinte-Curce, VI, 11, 5.

6. Fr. Cauer, *Philotas, Kleitos, Kallisthenes*, dans les *Jahrb. für class. Philologie*, XX^e Supplementband, 1^{er} fasc., 1893, p. 1-79, aboutit à cette conclusion que les

Clitus a moins de relief que Philotas; mais il incarne le même esprit et il périt pour la même cause. Dans la scène d'ivresse où il exalte Philippe et rabaisse Alexandre, le roi, sous le fouet des injures, reste calme, jusqu'au moment où le malheureux, cherchant une provocation suprême, se met à railler l'oracle et s'écrie : « Fils de Zeus, sache que je t'ai mieux dit la vérité que ton père ¹! » Exaspéré par cette dernière insulte, Alexandre saisit une pique et tue Clitus.

Avec Callisthène, l'aspect de la crise se modifie. Ce n'est plus la révolte sauvage, confuse et versatile de l'instinct; c'est l'opposition froide, méthodique et rancunière de la cuistrerie raisonneuse. Pendant les premières campagnes, l'austère philosophe nous apparaît comme le thuriféraire en titre du stratège-autocrate des Hellènes. Sur la côte de Pamphylie, il met les vagues de la mer en prostration devant Alexandre². Mêmes flagorneries en Égypte : nul ne contribue avec plus d'ardeur à répandre l'idée que le fils de Philippe est de naissance divine³. Callisthène veut bien qu'Alexandre soit déifié, mais à la condition qu'il le soit par lui, dans des limites qu'il fixera, suivant des formes dont il sera le créateur et le régulateur. L'héroïsation d'Alexandre sur le type d'Héraclès et de Persée, de Castor et de Pollux, est l'œuvre de Callisthène. Par malheur, cette apo théose grecque ne suffit pas à l'héritier des Achéménides⁴. Il rêve la déification orientale, et dès lors il n'a pas d'ennemi plus tenace que son ancien initiateur⁵. Un maître pardonne rarement au disciple qui le dépasse. L'encens de Callisthène se change en fiel. Que voit-on dans l'entourage du roi? Un abdéritain, Anaxarque, sophiste intrigant, habile à dissimuler sous les faux dehors d'une feinte franchise la flatterie

trois grandes catastrophes minutieusement étudiées par lui n'apportent aucune lumière sur les maximes politiques dont s'est inspiré le gouvernement d'Alexandre. Cette solution négative ne m'étonne pas. On fera fausse route tant qu'on ne posera pas autrement le problème et tant qu'on ne restituera pas à ces trois scènes tragiques leur caractère religieux.

1. Quinte-Curce, VIII, 1, 42. Cf. Plutarque, *Alexandre*, 50, 3.

2. Callisthène, ap. *Scrip. rer. Alex.*, éd. Didot, p. 19, fr. 25.

3. Strabon, XVII, 1, 43. Cf. Polybe, XII, 23, 4, et Plutarque, *Alexandre*, 33, 1.

4. Quinte-Curce, VIII, 5, 8, dit des intimes d'Alexandre : « Hi tum coelum illi aperiebant, Herculemque et Patrem Liberum et cum Polluce Castorem novo numini cessuros esse jactabant. »

5. L'évolution de Callisthène, qui embarrasse Droysen (*Hist. de l'Hellénisme*, t. I, p. 487), s'explique par l'évolution même d'Alexandre. Celle-ci détermine celle-là. Tout le récit de Quinte-Curce, VIII, 5, 5 sqq., en témoigne.

la plus obséquieuse. Un sicilien, Cléon, adulateur par race comme par inclination. Un argien, Argis, poète raté, dont les compositions excitent la raillerie générale. Le rebut des villes grecques¹, voilà ce qu'Alexandre accueille et choie, voilà ce qui a plus de crédit auprès de sa personne que ses parents, que ses généraux, qu'un grand philosophe comme Callisthène².

Cette société n'est peut-être pas très choisie. Mais il est à remarquer que nous ne la connaissons que par ses calomniateurs. Les historiens répètent à l'envi qu'Alexandre avait soif de louanges. C'est là une critique superficielle. Il prétendait à l'adoration, ce qui est tout autre chose. Aristobule lui ayant lu un passage de son histoire où tout était flatterie, exagération et mensonge, il jeta le livre dans l'Hydaspe, en menaçant d'y précipiter aussi l'auteur, pour lui apprendre à ne pas falsifier indignement la vérité³. D'autres traits du même genre attestent que la courtoisie lui était odieuse⁴. Dieu, il veut être honoré comme un dieu, loyalement, religieusement, par un culte sincère⁵. Ce qu'il demande est légitime. Un homme ne peut sans ignominie encenser un homme, tandis qu'il ne perd rien de sa dignité à se prosterner devant un dieu.

Le point délicat, pour Alexandre, c'est de passer de l'héroïsation grecque, qu'on lui accorde, à la déification perse, qu'on lui refuse. Tant que la question ne sera pas nettement posée, tant qu'elle s'agitera en recul, dans l'ombre des conversations intimes, la crise ne fera pas un pas. Agis, Anaxarque et Cléon veulent un débat solennel. Ils prennent leurs mesures en conséquence⁶. Un jour de fête, Alexandre réunit à sa table les hommes les plus illustres de l'armée, Grecs, Perses et Macédoniens, princes, généraux et sophistes. Il traite ses hôtes avec magnificence; puis, à la fin du banquet, prétextant une affaire, il se retire et se cache derrière un rideau⁷.

1. Quinte-Curce, VIII, 5, 8 : « Urbium suarum purgamenta. »

2. Plutarque, *Alexandre*, 52, 3.

3. Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire*, 12, éd. Didot, p. 259.

4. Cf. Plutarque, *Alexandre*, 28, 2.

5. Quinte-Curce, VIII, 5, 5 : « Jovis filium non dici tantum se, sed etiam credi volebat. »

6. Arrien, IV, 10, 5, atteste que tout fut concerté entre le prince et ses fidèles. Cf. Quinte-Curce, VIII, 5, 9 : « Sicut praeparatum erat. »

7. Les récits d'Arrien, de Plutarque et de Quinte-Curce présentent de nombreuses divergences (Cauer, *Philotas, Kleitos, Kallisthenes*, p. 70); mais ces variantes de détail n'ont aucune espèce d'importance pour le fond même des faits.

Anaxarque prend la parole et oriente la discussion :

— « On accorde les honneurs divins à Héraclès, à Dionysos. Alexandre y a bien plus droit qu'eux, car il a surpassé leurs exploits. Décernons-lui, de son vivant, l'apothéose. »

Cléon renchérit. La déification grecque n'est pas suffisante. Il faut offrir au roi la déification orientale :

— « Les Perses, en mettant leurs rois au nombre des dieux, font preuve non seulement de piété, mais de sagesse ; car c'est de la majesté du prince que dépend le salut de l'empire. Imitons-les, nous surtout qui sommes philosophes et qui devons éclairer la foule. Alexandre est vraiment dieu. Quelques grains d'encens nous acquitteront envers lui des bienfaits dont il nous comble. L'hésitation est-elle permise ? Il va rentrer tout à l'heure. Que chacun se prosterne à ses pieds et l'adore. »

Ni la déification grecque, ni la déification perse ne plaisent à Callisthène. Il s'est fait jadis le promoteur de l'une ; mais depuis qu'Alexandre a préféré l'autre, le grand philosophe, blessé dans son amour-propre d'auteur, ne veut plus qu'on accorde rien :

— « Les temples, les autels, les sacrifices, les libations, les genuflexions, les hymnes sont l'apanage des dieux ; les hommes n'ont droit qu'aux statues. Si des héros, comme Héraclès, ont reçu des honneurs divins, c'est après leur mort, sur l'ordre des oracles. Est-il en notre pouvoir de déifier ? Non. Déifier les hommes, c'est dégrader les dieux. Les dieux sont invisibles et intangibles. Par suite, le meilleur moyen qu'on ait de leur témoigner de la piété, c'est de se prosterner devant leurs images ; mais pourquoi se prosternerait-on devant les hommes, qu'on voit et qu'on touche ? Assurément, les rois de Perse recevaient un culte de leurs sujets. Mais Cyrus, le premier homme qui se soit divinisé, a vu sa divinité cruellement humiliée par les Scythes. D'autres Scythes ont mortifié le dieu Darius. Le dieu Xerxès a été châtié par Athènes, le dieu Artaxerxès par les mercenaires de Cléarque. Quant au dieu Codoman, Alexandre l'a vaincu, en un temps où Alexandre n'était pas dieu. Alexandre, devenu un dieu pour les Barbares, va-t-il rester un homme pour les Grecs et les Macédoniens ? Sinon, les Grecs, les plus libres de tous les hommes, seront-ils contraints de l'adorer ? Tu te vantes, Cléon, de faire un dieu : essaie donc seulement de faire un roi. »

La discussion continue. D'un côté, les fanatiques, qui outrent; de l'autre, les sceptiques, qui ravalent. Anaxarque entend la monarchie comme Parysatis: « Le Droit et la Justice siègent aux côtés de Zeus. Qu'est-ce à dire, sinon que tous les actes du souverain sont justes et légitimes¹? »

Alexandre reparaît. Il prend une coupe et la tend à un affidé. Celui-ci, tourné vers l'autel des dieux domestiques, boit, se prosterne devant son maître, lui donne un baiser et se remet à table. Tous les convives, successivement, l'imitent. A son tour, Callisthène reçoit la coupe, la vide, mais ne se prosterne pas: aussi, quand il s'avance pour embrasser Alexandre, le roi détourne la tête et le philosophe s'en va en disant: « Je n'en suis plus pauvre que d'un baiser! » Un des hétaires se montre plus arrogant encore. Voyant l'un des Perses toucher du menton la terre, Léonnat, suivant Arrien, Polyperchon, d'après Quinte-Curce, s'écrie en ricanant: « Cogne donc plus fort²! »

L'habile manœuvre du trio de sophistes n'a réussi qu'à moitié³. Alexandre ne dissimule pas son irritation. Quelque temps après, des pages complotent sa mort. On les arrête. Hermolaos, le chef des conjurés, avoue les mobiles de son crime: « S'il abhorre son maître, c'est parce que ce maître est devenu un Asiatique. Ce n'est pas le roi de Macédoine qu'il s'est efforcé de tuer, c'est le roi de Perse, le despote qui oblige les Macédoniens à fléchir les genoux devant lui et à l'adorer comme un dieu, le parjure qui renie son père Philippe, qui se prétend fils de Zeus et qui renierait Zeus lui-même, s'il y avait un plus grand dieu que Zeus⁴. » Callisthène, impliqué dans l'affaire, est condamné au dernier supplice (327)⁵.

1. Arrien, IV, 9, 7; Plutarque, *Alexandre*, 52, 2. Voir plus haut, p. 137, le mot de Parysatis.

2. Arrien, IV, 12, 2; Quinte-Curce, VIII, 5, 22.

3. Justin, XII, 7, 3, dit qu'à la suite de l'affaire les Macédoniens continuèrent à saluer leur roi suivant leur ancienne coutume, en se raillant de l'adoration.

4. Quinte-Curce, VIII, 7, 13: « Si quis deorum ante Jovem haberetur, fastidires etiam Jovem. » Cf. Arrien, IV, 14, 2.

5. Il existe plusieurs versions sur la mort de Callisthène. Cf. le travail de l'abbé Sevin, *Recherches sur la vie et les ouvrages de Callisthène*, dans les *Mém. Acad. Inscr.*, 1727, t. VIII, p. 134, et celui de Talbot, *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand dans les romans français du XII^e siècle*, 1850, p. 24 sqq. Cauer, *Philotas, Kleitos, Kallisthenes*, p. 78, montre que la vie du philosophe s'est réellement terminée par la main du bourreau.

Peut-être ce philosophe est-il un martyr du bon sens. Mais la logique la plus serrée, le rationalisme le plus compact, la syllogistique la plus drue ne sont pas de mise en religion. Le divin échappe à toute discussion humaine. Un sage à qui l'on prêche dieu, croit, nie ou se récuse. Il n'argumente pas. Seulement il est dur, quand on est philosophe, de ne pas philosopher. Callisthène philosophe donc, et mal, tandis que Cléon, esprit médiocre, s'élève, par la seule divination de l'instinct, à des hauteurs que ne soupçonne pas l'éminent Callisthène. Il a un mot d'une vérité profonde : « Les Perses ont raison de faire un dieu de leur roi; c'est en cela que réside le salut de l'empire¹. » Le système d'Alexandre, comme celui de Cyrus, est tout entier dans cette réflexion : Le bonheur du monde ne peut être assuré que par un monarque d'essence divine à qui les peuples rendront un culte universel.

Pour mieux être le dieu général du monde, Alexandre sera le dieu particulier de chaque peuple². Être le dieu d'une nation, c'est incarner, sous sa forme la plus haute, le génie national, les aspirations nationales, l'individualité nationale. Un empire, composé d'un chef unique et d'une multitude de races, mais où toutes les races regarderont le chef unique comme leur dieu propre, sera un empire éternel. C'est à ce but que tend Alexandre.

En Égypte, où les pharaons sont adorés comme dieux³, il se proclame, à l'exemple des Achéménides⁴, fils d'Ammon, parce que les Égyptiens assimilent Ammon à leur dieu Ra et qu'ils considèrent Ammon-Ra comme le père de leurs souverains⁵. A Bactres, se préparant à passer dans l'Inde, il s'écrie : « Puissent les Indiens me croire dieu⁶ ! » Sur les frontières du bassin de l'Indus, des princes indiens, venus à sa rencontre, lui tiennent ce langage : « Trois fils de Zeus

1. Quinte-Curce, VIII, 5, 11 : « Persas non pie solum, sed etiam prudenter reges suos inter deos colere : majestatem enim imperii salutis esse tutelam. »

2. Montesquieu, *Esprit des Lois*, livre X, ch. 14 : « Il sembloit qu'il n'eût conquis que pour être le monarque particulier de chaque nation. » Mettons *dieu* au lieu de *monarque*, et la réflexion de l'auteur sera d'une vérité plus saisissante.

3. Diodore, I, 90, 3.

4. Diodore, I, 95, 5; Droysen, *Hist. de l'Hellénisme*, t. I, p. 322.

5. O. Hirschfeld, *Zur Geschichte des römischen Kaisercultus*, dans les *Sitzungsber. Akad. Berlin.*, 1888, 2^e semestre, p. 834; Beurlier, *De divinis honoribus*, p. 26.

6. Quinte-Curce, VIII, 8, 15 : « Utinam Indi quoque deum esse me credant. »

sont apparus dans l'Inde : Dionysos, Héraclès et toi. Les deux premiers ne nous sont connus que par ouï-dire ; nous voyons de nos yeux le troisième ¹. » Charmé, le roi laisse aux Indiens le libre usage de leurs lois : il lui suffit qu'on le tienne pour dieu ². Quand il apprend que les Arabes adorent seulement deux divinités, le ciel, parce qu'il embrasse tout, et Dionysos, parce qu'il a subjugué l'Inde, il déclare qu'il veut être le troisième dieu des Arabes, moyennant quoi il leur accordera, comme aux Indiens, l'autonomie politique ³.

Devenir un dieu oriental est facile, les Orientaux étant habitués à vénérer leurs rois comme des dieux. Il est plus difficile de se faire diviniser par les Grecs et les Macédoniens. Alexandre s'y emploie avec une opiniâtreté inouïe. Il ne néglige aucune occasion de s'associer aux dieux de l'Olympe hellénique ; il se donne sans cesse comme leur délégué terrestre ; toute impiété commise envers eux est impitoyablement châtiée.

Jadis, sur l'ordre de Xerxès, la grande famille sacerdotale des Branchides, chargée du culte d'Apollon didyméen, a pillé les trésors confiés à sa garde, et le Grand Roi, pour la soustraire à la haine des Milésiens, l'a établie au cœur de la Sogdiane ⁴. Alexandre, en 329, dans sa marche de l'Oxus à l'Iaxarte, rencontre la colonie issue de ces traîtres. Il pénètre dans la ville sacrilège et ordonne qu'on en massacre les habitants. Les malheureux, en dépit de la conformité du langage et de la communauté des origines, sont égorgés. On démolit les murailles jusqu'aux fondements ; on coupe les bois sacrés jusqu'aux racines, en sorte que le lieu maudit ne soit plus que solitude et désolation ⁵. Cet acte de cruauté affreuse, si opposé à la générosité native du roi, ne s'explique que par des préoccupations religieuses : le dieu Alexandre venge son frère le dieu Apollon.

A Nysa des Paropamisades, c'est son frère Dionysos qu'il

1. Quinte-Curce, VIII, 10, 1.

2. Arrien, VII, 20, 1.

3. Arrien, VII, 20, 1 : « Ἀπαξισθὲν καὶ αὐτὸν τρίτον ἀννομισθῆναι πρὸς Ἀράβων θεόν. »

4. Strabon, XIV, 1, 5 ; Schwarz, *Alexander des Grossen Feldzüge in Turkestan*, München, 1893, p. 37, identifie la Ville des Branchides à la moderne Kilif.

5. Quinte-Curce, VII, 5, 28 sqq. ; Strabon, XI, 11, 4 ; Diodore, sommaire du livre XVII, 2^e partie, § 20 ; Plutarque, *Sur ceux que la divinité punit tardivement*, 12, éd. Didot, *Moralia*, t. I, p. 673-674.

honore. Les Nyséens lui content que ce dieu fonda leur ville, lorsqu'il retourna en Grèce, après la conquête de l'Inde¹. Ils descendent de ses compagnons d'armes. Alexandre écoute avec bienveillance l'exposé de ces titres mythologiques; il maintient à la cité ses franchises et célèbre de grandes fêtes, suivant les rites dionysiaques, en ayant soin que les honneurs rendus à Dionysos profitent à son propre culte (327)².

En 326, sur les bords de l'Hyphase, quand les clameurs de son armée l'obligent à revenir en arrière, il élève douze autels gigantesques où l'on grave cette dédicace : « A mon père Ammon, et à mon frère Héraclès, et à l'Athéna Prévoyante, et à Zeus Olympien, et aux Cabires de Samothrace, et à l'Hélios Indien, et à mon frère Apollon³. » Cette tradition, que Droysen qualifie d'absurde⁴, a sa place naturelle et nécessaire dans la série des actes religieux d'Alexandre⁵. Rapprochée de l'affaire de Nysa et de celle des Branchides, elle prend une valeur indiscutable, et la façon dont elle cadre avec les idées théocratiques du dieu-roi ne permet pas qu'on en nie l'authenticité.

J'en dirai autant d'une autre, que rapportent Diodore, Plutarque et Quinte-Curce⁶. Suivant eux, Alexandre, durant sept jours, traversa la Carmanie sur un char colossal trainé par huit chevaux. Jour et nuit, il y festoyait, assis à une table d'or. A la suite, s'avançaient une infinité de véhicules, les uns ornés de tapis de pourpre et d'étoffes bariolées, les autres ombragés de rameaux verts. Les amis du roi, ses officiers, ses capitaines y banquetaient à son exemple, couronnés de fleurs. Des fleurs jonchaient le sol; des guirlandes bordaient la route. Sur le seuil des maisons s'alignaient des coupes pleines de vin; dans les carrefours, des vases énormes formaient d'inépuisables réservoirs; tout le long du chemin se succédaient des tables servies. On ne voyait, dans le cortège, ni casques, ni boucliers, ni lances. Les soldats avaient suspendu leurs armes aux voitures. Munis de flacons et de tasses, ils puisaient çà et là, dans les cratères et dans les

1. Arrien, V, 1, 1; Quinte-Curce, VIII, 10, 11; Justin, XII, 7, 6.

2. Ératosthène ap. Arrien, V, 3, 1.

3. Philostrate, *Vie d'Apollonius*, II, 43, éd. Didot, p. 48.

4. Droysen, *Hist. de l'Hellénisme*, t. I, p. 563, n. 1.

5. C'est pour imiter Héraclès et Dionysos qu'Alexandre édifie ses douze autels (Strabon, III, 5, 5).

6. Diodore, XVII, 106, 1; Plutarque, *Alexandre*, 67; Quinte-Curce, IX, 10, 24 sqq.

urnes; ils se portaient des santés les uns aux autres; ils s'asseyaient aux tables, buvaient, partaient, recommençaient plus loin. Tout retentissait du son des pipeaux et des flûtes, du bruit des chansons, des accords de la lyre, de la danse frénétique des femmes. La licence sauvage des bacchanales éclatait dans cette marche dissolue. On eût dit que Dionysos présidait en personne à l'orgie¹.

Ces excès ne semblent pas croyables à l'honnête Arrien². Il nous donne pourtant lui-même le mot de l'énigme: « On assure, dit-il, qu'Alexandre aurait ordonné cette liesse pour imiter Dionysos, parce que ce dieu, après la conquête de l'Inde, avait parcouru l'Asie dans cet équipage³. » Ni Diodore, ni Plutarque, ni Quinte-Curce n'élèvent le moindre doute sur la réalité de cette bacchanale: « Il mena l'orgie bachique, » dit Diodore⁴. Et Quinte-Curce: « Alexandre n'essaya pas seulement d'égaliser Dionysos par la grandeur de ses victoires; il affecta encore de s'identifier à lui jusque dans la forme de son triomphe, tellement son âme s'était élevée au-dessus de la condition humaine⁵. » Pourquoi rejeter cet épisode ou pourquoi le ramener, comme le fait Droysen⁶, à des proportions sensées? La bacchanale de Carmanie est l'aboutissement logique de l'évolution religieuse d'Alexandre. C'est une nouvelle tentative pour forcer, vivant, les portes du panthéon grec.

Toute religion aspire à sortir du domaine de la conscience individuelle et à s'imposer comme institution d'État. Alexandre ne peut être le dieu des Grecs qu'à la condition de recevoir des cités grecques un culte officiel. Il exige donc les honneurs divins⁷. Cet ordre, intimé d'une façon plus ou moins impérieuse, jette la vieille âme classique dans un étrange effarement. Alexandre égalé aux dieux! Alexandre dieu! C'en est fait du principe fondamental de l'éducation

1. Plutarque, *Alexandre*, 67, 2: « Ὅτι τοῦ θεοῦ παρόντος αὐτοῦ καὶ συμπαραπέμποντος τὸν κῶμον. »

2. Arrien, VI, 28, 1: « Οὐ πιστὰ ἐμοὶ λέγοντες. »

3. Arrien, VI, 28, 1: « Ταῦτα πρὸς μίμησιν τῆς Διονύσου Βακχίαιας. »

4. Diodore, XVII, 106, 1: « Διονύσω κῶμον ἤγαγεν. »

5. Quinte-Curce, IX, 10, 24: « Aemulatus Patris Liberi non gloriam solum, sed etiam famam, sive illud triumphus fuit ab eo primum institutus, sive bacchantium lusus, statuit imitari, animo super humanum fastigium elato. »

6. Droysen, *Hist. de l'Hellénisme*, t. I, p. 627, n. 1.

7. Sur cette question, voir Droysen, *Hist. de l'Hellénisme*, t. I, p. 668-669, et Beurlier, *De divinis honoribus*, p. 24-25.

hellénique : la mesure. Comment concilier la déification d'un homme avec la crainte traditionnelle de la *némésis*? On ne répétera donc plus la formule célèbre : « Rien de trop! » Le peuple athénien se trouve dans un cruel embarras : refuser, c'est courir à la ruine ; accepter, c'est anéantir tout le passé de l'Hellade. « Qu'en dirait Solon? », s'écrie le jeune Pythéas. Et le vieux Lycurgue : « Singulière divinité! Il faudrait se purifier au sortir de son temple! » Mais un orateur plus moderne, Démade, fait passer le décret. A Sparte, les choses ont lieu plus laconiquement : « Accordons au roi sa demande. Il veut être dieu? Qu'il le soit². »

Alexandre triomphe (324). L'Europe, après l'Orient, le divinise. Il est le dieu général du monde ; il est le dieu particulier de chaque peuple. Cette universalité divine, il la symbolise par le costume. Veut-il se déifier aux yeux des Perses? Il monte sur son char, et connaissant la vénération extraordinaire dont l'Artémis persique est l'objet chez les Barbares³, il s'avance, en robe perse, avec les attributs de la déesse, l'arc et l'épieu dépassant les épaules. Veut-il être un dieu pour les Égyptiens? Il se rappelle que les pharaons étaient fils d'Ammon-Ra, et il arbore, dans les banquets, l'habit de pourpre, les brodequins et les cornes d'Ammon. Veut-il s'offrir à l'adoration des Grecs? Il prend tantôt le caducée d'Hermès, tantôt la massue d'Héraclès et sa peau de lion⁴.

Si Alexandre est dieu, son empire ne peut s'arrêter qu'aux limites mêmes de la terre. Telle est en effet la conviction du roi⁵. Quand il atteint les rives de l'Iaxarte, borne extrême de la monarchie perse, loin de s'effrayer à la vue de ces steppes sans fin où a sombré la fortune de Cyrus, il semble fasciné par le mystère de ces immensités inexplorées. Son premier mouvement est de s'élançer à la conquête de ce monde inconnu. Un chef scythe l'en dissuade : « Si les dieux t'avaient donné un corps proportionné à ton ambition, l'univers ne pourrait te contenir : tu saisiserais l'Orient d'une main et l'Occident de l'autre. Ceci même ne t'assou-

1. Dürrbach, *L'orateur Lycurgue*, p. 10.

2. Athénée, VI, 58; Élien, *Hist. variées*, V, 12.

3. Diodore, V, 77, 8. Cf. Radet et Ouvré, *B. C. H.*, t. XVIII, 1894, p. 136.

4. Ces détails si caractéristiques nous sont fournis par un contemporain, Éphippus d'Olynthe, dans les *Script. rer. Alex.*, éd. Didot, p. 126, fr. 3.

5. Justin, XII, 16, 9 : « Regem se terrarum omnium ac mundi appellari jussit. »

virait pas : tu chercherais bientôt à savoir où se cache le soleil. Du jour où le genre humain te serait asservi, tu l'attaquerais aux forêts, aux neiges, aux fleuves, aux bêtes féroces. Et cependant le rôle d'un dieu ne serait-il pas de combler de bienfaits les hommes, plutôt que de leur voler ce qu'ils ont ? » Quinte-Curce, qui nous a conservé ce discours, assure qu'il l'a puisé à bonne source et qu'il le relate avec une fidélité scrupuleuse¹.

La harangue du vieillard scythe peut n'avoir rien d'authentique; mais le fond d'idées qu'elle prête au conquérant lui a bien appartenu. « Combattons-nous pour nous procurer de l'or et de l'argent? s'écrie Alexandre en Bactriane? Non : nous luttons pour la souveraineté de la terre³. » Après sa victoire sur Porus, il fait construire une flotte dans le but de tenter le périple de l'Asie : l'Océan seul, du côté de l'Extrême-Orient, doit borner son empire⁴. Sur les bords de l'Hyphase, il déclare qu'il s'est proposé d'assujettir l'univers et qu'il n'en est encore qu'au début de ses entreprises⁵. Pourquoi s'arrêterait-il? La Pythie l'a surnommé l'Invincible, et l'oracle d'Ammon lui a promis l'empire de la terre⁶. Il faut donc que ses soldats le suivent jusqu'au Gange.

Pour les décider, il leur esquisse à grands traits, comme il l'entend, la géographie du monde. Le passage est des plus curieux : « Nous n'avons plus beaucoup de chemin à faire pour aller d'ici au Gange et à la mer Orientale (golfe du Bengale). Avec la mer Orientale communique la mer Hyrcanienne (Caspienne), car le Grand Océan enveloppe toute la terre. Je vous montrerai, Macédoniens et alliés, que le golfe Indique (mer d'Oman) se réunit au golfe Persique, que la mer Hyrcanienne se réunit au golfe Indique, et enfin que

1. Quinte-Curce, VII, 8, 26 : « Si deus es, tribuere mortalibus beneficia debes, non sua eripere. »

2. Quinte-Curce, VII, 8, 11.

3. Quinte-Curce, VIII, 8, 17 : « Orbem terrarum subacturos. »

4. Quinte-Curce, IX, 1, 3 : « Navigia exaedificari jubet, ut, quum totam Asiam percurrisset, finem terrarum mare inviseret. » Cf. Justin, XII, 7, 4 : « Indiam petit, ut oceano ultimoque oriente finiret imperium. »

5. Quinte-Curce, IX, 2, 11 : « Totius orbis imperium mente complexum adhuc in operum suorum primordio stare. » Cf. IX, 2, 26 : « Perdomito fine terrarum, revertetur in patriam. » Cf. encore IX, 3, 8 et IX, 6, 20.

6. Diodore, XVII, 93, 4 : « Τὴν μὲν γὰρ Πυθίαν ἀνίκητον αὐτὸν ὀνομαζέμεναι, τὸν δ' Ἀμμωνᾶ συγκειχωρήμεναι τὴν ἀπάσης τῆς γῆς ἐξουσίαν. »

du golfe Persique notre armée peut naviguer, le long des côtes de Lybie, jusqu'aux colonnes d'Hercule. Des colonnes d'Hercule, tout l'intérieur de la Lybie deviendra nôtre, aussi complètement que l'Asie même, en sorte que les bornes de cet empire seront les limites assignées par dieu à la terre¹. » Xerxès, en 484, ne se berçait pas de moins belles espérances : « La Perse n'aura plus d'autres bornes que le ciel : le soleil n'éclairera aucun pays limitrophe du nôtre ; nous ne ferons de la terre entière qu'un seul empire². » Le rapprochement n'est pas fortuit. Si Alexandre parle en Achéménide, c'est qu'il s'inspire des Achéménides, c'est qu'il reprend les projets des Achéménides, c'est qu'il s'assimile le rêve achéménide³.

Mais les soldats refusent de pousser jusqu'au Gange. L'Extrême-Orient échappe au dieu. Reste l'Extrême-Occident. Pour l'incorporer à son empire, Alexandre organise une triple campagne. Lui-même, avec la flotte qui se construit dans les chantiers de la Cilicie, de la Syrie, de la Phénicie et de Chypre, il soumettra toute la côte septentrionale de l'Afrique, s'emparera de Carthage et de la Sicile, asservira la Numidie, traversera les colonnes d'Hercule, prendra Gadès et la péninsule Ibérique, franchira les Alpes et, l'Italie domptée, reviendra par l'Épire en Macédoine⁴.

En même temps, une autre flotte, créée par Héraclide en Hyrcanie, exécutera le périple de la mer Caspienne, recherchera si cette mer est un prolongement de l'océan Indien, comme le golfe Persique et la mer Rouge, ou bien si c'est avec le Pont-Euxin qu'elle communique⁵. Dans ce dernier cas, la flotte du nord forcera l'entrée du Palus-Méotide et subjuguera les Scythes⁶. « Alexandre, s'écrie Arrien, ne se serait jamais reposé, même si après avoir joint l'Europe à l'Asie, il avait encore uni les îles Britanniques à l'Europe⁷. »

1. Arrien, V, 26, 2 : « Ὅροι τῆς ταύτης ἀρχῆς οὐσπερ καὶ τῆς γῆς ὅρους ὁ θεὸς ἐποίησε. »

2. Voir plus haut, p. 136.

3. Cf. Arrien, VII, 1, 3.

4. Arrien, VII, 1, 2 sqq. ; Diodore, XVIII, 4, 4 sqq. ; Quinte-Curce, X, 1, 17 sqq.

5. Arrien, VII, 16, 2.

6. Arrien, VII, 1, 3. Cf. dans Arrien, IV, 15, 4 sqq., et dans Quinte-Curce, VIII, 1, 8 sqq., les négociations avec le roi des Chorasmiens.

7. Arrien, VII, 1, 4. Est-ce là une réflexion personnelle de l'historien ? Est-ce au contraire un écho des projets du conquérant ? Si Alexandre a connu l'existence des îles Britanniques, il n'est pas douteux qu'il les ait convoitées comme le reste. Les notions géographiques dont il encadre ses plans de conquête sont très confuses ; mais le désir même de la conquête est extraordinairement précis.

Tandis que la flotte d'Héraclide naviguera dans les mers du Nord, Néarque, qui a si heureusement effectué le périple de l'Asie entre l'Indus et l'Euphrate, opérera celui de la Lybie entre le golfe Persique et les colonnes d'Hercule¹. Quand les circumnavigations faites par les flottes du Sud et du Nord aboutiront aux zones de la terre qu'Alexandre aura personnellement conquises, l'idéal achéménide sera réalisé et le fils d'Olympias pourra s'intituler Grand Roi avec bien plus de raison que Cyrus ou Xerxès². Déjà, sans parler des Éthiopiens et des Carthaginois, une multitude de peuples occidentaux, les Brettiens, les Lucaniens, les Romains, les Étrusques, les Ibères, les Celtes, les Scythes d'Europe envoient des ambassades à leur futur maître³. Alexandre est le souverain du monde⁴.

Il faut une capitale à cet empire. Ce sera Babylone. Si la domination macédonienne avait dû être seulement politique, d'autres villes, comme Alexandrie ou Suse, auraient mieux servi de lien entre l'Occident et l'Orient. En choisissant Alexandrie, on serait demeuré dans la tradition des peuples maritimes, tous ces peuples, Phéniciens, Milésiens, Athéniens, Carthaginois, ayant établi leurs capitales sur les bords de la mer. En choisissant Suse, on serait demeuré dans la tradition de l'empire perse, le plus vaste des empires continentaux. Mais la monarchie macédonienne ne peut être universelle qu'à la condition d'être religieuse. C'est pour cela que le fondateur en installe le siège à Babylone, la ville théocratique par excellence. Y a-t-il une religion orientale qui ne soit pas tributaire de Babylone? Qui sait tout ce que le polythéisme, le mazdéisme et même le judaïsme doivent à la théologie chaldéenne? Que de cultes, nés à Babylone, ont rayonné de là sur le monde entier! On conçoit l'obstination d'Alexandre à pénétrer dans Babylone, en dépit des présages funestes : c'est à Babylone que s'achèvera son apo théose; c'est à Babylone que le nouveau dogme prendra sa

1. Le rapprochement de certains passages d'Arrien (VII, 19, 3 sqq., et VII, 1, 2) prouve que ce dessein fut réellement conçu par Alexandre.

2. Arrien, VII, 1, 3.

3. Arrien, VII, 15, 4 sqq.; Diodore, XVII, 113, 1 sqq.; Justin, XII, 13, 1 sqq.; Droysen, *Hist. de l'Hellénisme*, t. I, p. 711-715.

4. Arrien, VII, 15, 5 : « Τότε μάλιστα αὐτόν τε αὐτῶ Ἀλέξανδρον καὶ τοῖς ἄλλοις αὐτὸν φανήναι γῆς τε ἅπασης καὶ θαλάσσης; κύριον. » Cf. Justin, XII, 13, 2 : « Adeo universum terrarum orbem nominis ejus terror invaserat, ut cunctae velut gentes destinato sibi regi adulerentur. »

forme suprême; c'est de Babylone qu'il s'élancera, métamorphosé, enrichi de rites et revêtu de symboles, à la conquête universelle des consciences. Babylone sera la cité sainte du dieu-roi (323).

V

Tel fut l'idéal d'Alexandre : un seul empire englobant la terre entière; à la tête de cet empire, un seul maître, de race et d'essence divines, émanation vivante des puissances célestes, fils de Zeus, frère de Dionysos et d'Apollon, dieu général du monde, dieu particulier de chaque peuple. Il y aurait à rechercher maintenant pourquoi la pensée fondamentale du roi ne nous a été que partiellement transmise. Mais cette question annexe nous entraînerait trop loin et elle fera l'objet d'une étude spéciale. Qu'il nous suffise de constater aujourd'hui, en nous appuyant sur un ensemble de textes catégoriques, que l'héritier macédonien des Achéménides a rêvé, comme Cyrus, comme Darius, comme Xerxès, une monarchie universelle fondée sur la déification du souverain.

Ce rêve théocratique est le fond même de l'œuvre d'Alexandre. C'est la grande inspiration de sa vie; c'est le mobile essentiel de ses actes; c'est la flamme sacrée qui brûle au sanctuaire de son histoire. On s'étonne qu'un érudit de valeur, comme Hogarth, ait pu méconnaître si complètement une vérité si importante. D'après lui, Alexandre n'aurait pas tendu personnellement à devenir dieu; sa déification serait l'œuvre de ses courtisans et de ses partisans¹. Les faits que nous avons groupés réduisent à néant ce trop britannique paradoxe. Non seulement Alexandre s'est déifié, mais il a lutté sans trêve avec son entourage, avec ses Macédoniens, avec les Grecs d'Asie et d'Europe, pour leur faire accepter son culte. On ne l'a pas divinisé malgré lui; c'est lui qui s'est divinisé malgré tous. Il n'a pas quêté la flatterie; il a imposé l'adoration.

Je ne considère pas comme moins évidente l'influence du

1. D. G. Hogarth, *The Deification of Alexander The Great*, ap. *English Historical Review*, 1887, p. 317 sqq.

génie perse sur la formation du système religieux d'Alexandre. Songeons qu'à l'époque achéménide les rois de Macédoine n'osaient pas inscrire leurs titres royaux sur leurs monnaies, dans la crainte de déplaire au roi de Perse, qui revendiquait pour lui seul le droit de s'appeler Βασιλεύς¹. Rappelons-nous aussi le caractère étroitement particulariste de l'éducation grecque. Non seulement Alexandre ne lui a rien emprunté pour la formation de son idéal théocratique, mais encore il a dû la fouler aux pieds pour s'élever jusqu'aux sphères de l'imagination orientale.

Sans doute, quand le généralissime des Hellènes quitte l'Europe, il est bien résolu à ne pas s'en tenir au misérable programme négatif de la diète corinthienne. Il est déjà tout bouillonnant de son rêve futur. Mais une idée n'a de valeur que lorsqu'elle passe de l'état d'aspiration confuse à celui de doctrine systématique. Elle ne compte, elle n'existe qu'à la condition de prendre corps, de trouver sa place dans une organisation rationnelle, d'être pour les hommes une réalité vivante, un mobile d'action, une foi. C'est au contact de l'Asie que se précisent les ambitions d'Alexandre. Les dominations multiples qui s'étaient succédé sur le sol du continent avaient toutes laissé dans la mémoire des peuples la trace de leurs prétentions. Tantôt, ces prétentions, émanées d'empires récemment disparus, gardaient la fraîcheur et l'éclat de la nouveauté. Tantôt, remontant aux vieilles dynasties légendaires, déformées par le travail mystérieux des siècles, elles planaient comme des lueurs vagues, d'autant plus fascinantes qu'elles flottaient dans un mirage indécis. Droits positifs ou traditions fabuleuses, Alexandre recueille tout au passage. Il s'assimile tout: il mêle tout; il combine tout dans un prodigieux effort de synthèse. Politiquement, son système s'ébauche à Troie, à Gordium; théocratiquement, au temple d'Ammon; mais c'est dans les villes saintes des Achéménides, à Suse, à Persépolis, à Ecbatane, qu'il se développe, et c'est dans les profondeurs de l'Extrême-Orient qu'il s'achève.

Chimères! dira-t-on. La monarchie universelle était irréalisable et le culte d'un souverain unique ne pouvait s'imposer au monde. Qu'en sait-on? Si Mahomet était mort à trente-trois

1. Fr. Lenormant, *La Monnaie dans l'Antiquité*, t. II, p. 4, n. 2; Babelon, *Rois de Syrie*, p. IX.

ans, comme Alexandre, l'islamisme aurait-il existé? D'ailleurs, qu'est-ce que l'empire romain sinon une résurrection de l'empire d'Alexandre? Qu'est-ce que l'apothéose impériale sinon une application du système d'Alexandre? Une mort prématurée a seule empêché la tentative d'aboutir. Sans cette brusque catastrophe, tout prouve qu'Alexandre eût réussi, non pas à conquérir la terre entière, ce qui importait peu, mais à faire pénétrer dans l'âme des hommes cette conviction, ce dogme, que le bonheur de tous serait assuré par une obéissance commune à un dieu-roi.

Il faut à un novateur religieux deux qualités primordiales : l'intelligence qui construit et la sincérité qui convainc. On ne saurait mettre en doute la sincérité d'Alexandre : « Être appelé dieu ne lui suffisait pas ; il voulait qu'on le crût tel ¹. » La formidable lutte qu'il soutient contre son armée depuis la mort de Darius en 330, jusqu'à la sédition militaire d'Opis en 324, l'énergie sanglante avec laquelle il frappe l'élite de ses fidèles, l'obstination qu'il met à poursuivre un but invariable, sa soif inassouvie de conquêtes, ses prétentions à la souveraineté universelle, tout, dans son œuvre et dans sa vie, est inexplicable, est inconciliable avec ses intérêts et son caractère, avec ce que nous savons de sa nature généreuse, de son génie pratique, de ses merveilleuses facultés d'organisation, si l'on n'admet pas son entière bonne foi ². C'est parce que son rêve est religieux qu'il est démesuré. L'imagination d'Alexandre, se déployant dans le divin, ne connaît et ne peut connaître de bornes ³. Sa grande âme palpite aux confins de l'idéal et du réel, dans l'ivresse enthousiaste de l'infini.

La puissance de sa pensée égale celle de son imagination.

1. Quinte-Curce, VIII, 5, 5. Certaines anecdotes, dans le genre de celle que rapporte Plutarque, *Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami*, 25, éd. Didot, *Moralia*, t. I, p. 79, ou ne sont que de grossières plaisanteries grecques, ou se rapportent à la première période de la vie d'Alexandre.

2. A ce qu'Alexandre tenait de la nature, Quinte-Curce, X, 5, 33, oppose justement ce qu'il devait à la fortune, c'est-à-dire à la réflexion, à l'expérience, et cet ensemble d'acquisitions voulues qui s'ajoute au fonds naturel, c'est la déification. « Illa fortunæ : diis æquare se, et coelestes honores accersere, et talia suadentibus oraculis credere, et dedignantibus venerari ipsum vehementius quam par esset irasci. »

3. Lisant dans les écrits de Démocrite qu'il existait des mondes infinis, Alexandre s'affligea de n'être pas même le seul maître de notre monde vulgaire (Élien, *Hist. variées*, IV, 29).

« Il eut, dit Quinte-Curce, une intelligence extraordinaire : vis incredibilis animi¹. » Et Polybe : « L'esprit de ce roi dépassait la mesure humaine². » Le simple fait d'avoir rompu avec la distinction de Grecs et de Barbares décèle un génie supérieur³. Personne ne fut jamais doué d'une pareille force créatrice. Alexandre ne supprime rien ; il incorpore. Politiquement, il ne détruit pas le régime municipal ; il le concilie avec le régime de l'administration d'empire. Théocratiquement, il n'oppose pas le mazdéisme au polythéisme ; il cherche à les fondre. L'islamisme est à la fois une synthèse et une simplification. C'est une synthèse, parce qu'on y retrouve une infinité d'emprunts faits aux croyances juives, chrétiennes, persanes. C'est une simplification, parce que le dogme se réduit à croire en l'unité de dieu et en la mission divine de Mahomet. Alexandre nous eût donné quelque chose de semblable⁴. Le polythéisme grec était une religion de cité ; il correspondait à l'épanouissement de la vie municipale. Maintenant que l'empire englobait la cité, il fallait à cette période nouvelle un culte nouveau. Alexandre eût transformé le polythéisme, en s'inspirant de la doctrine mazdéenne, de même que Mahomet, en s'inspirant du judaïsme, métamorphosera l'idolâtrie. Le mazdéisme était une religion d'empire ; mais les éléments dualistes qui se le disputaient, comme aussi le vieux fond de polydémonisme qu'il n'avait jamais éliminé, lui enlevaient beaucoup de sa force de propagande. Alexandre était en voie d'imprimer à la religion mazdéenne ce qui lui avait manqué sous les Achéménides : une direction énergiquement unitaire. La formule était trouvée depuis Cyrus : « Le roi est dieu. » Seulement, les successeurs de Cyrus n'avaient pas su démontrer cette formule. Avec Alexandre, la preuve était faite.

Je sais que la tradition persie représente Alexandre comme un des persécuteurs du mazdéisme. Après avoir fait

1. Quinte-Curce, X, 5, 27.

2. Polybe, XII, 23, 5 : « Πάντες μεγαλορυστερον ἢ κατ' ἀνθρώπων γεγονέναι τῆ ψυχῆ συγκωροῦσιν. »

3. Cf. l'admirable éloge, si intelligent, si pénétrant, que Montesquieu, dans l'*Esprit des Lois*, livre X, ch. 14, fait du génie politique d'Alexandre. Ajoutons qu'un idéal religieux a guidé ce génie politique et tout se déroulera clairement dans cette vie extraordinaire.

4. Mahomet semble regarder « l'Homme aux deux cornes » (Dhou'l-Qarnaïn = Alexandre) comme investi d'une mission divine (*Coran*, surate XVIII, versets 82-96). Cf. Hughes, *Dictionary of Islam*, Londres, 1885, p. 13 et 718.

traduire en grec les livres de l'*Avesta* qui offraient un caractère scientifique, notamment ceux qui traitaient d'astronomie et de médecine, il aurait livré au feu les autres¹. Mais cette légende ne s'appuie sur aucun document classique contemporain². Alexandre n'est ici qu'une simple personnification de la conquête hellénique. Ce que veut dire la tradition persie, c'est que la diffusion des cultes grecs sous les successeurs d'Alexandre entrava le développement du système de Zoroastre. L'orientalisme d'Alexandre ne lui survécut pas. A la mort du héros, une réaction eut lieu contre les idées iraniennes. L'hellénisme reprit le dessus et présida durant plusieurs siècles à la vie morale de l'Orient, comme à sa vie politique.

Non seulement Alexandre n'a pas été l'ennemi du mazdéisme, mais on peut dire que s'il avait eu le temps de mener à bien sa tentative de fusion religieuse, les deux grandes renaissances zoroastriennes, opérées, sous Vologèse et sous Ardeschir, grâce à l'introduction de la métaphysique platonicienne dans les vieux cadres du dogme iranien, auraient été rendues inutiles par Alexandre. Ce n'est ni un Arsacide, ni un Sassanide qui aurait fondé le néo-mazdéisme, c'est un Téménide macédonien. Et quelle vigueur de rayonnement, quelle sève de propagande, quel éclat d'originalité n'aurait pas eu un système religieux émané d'une intelligence si riche, d'une âme si séduisante, que la grandeur mythique de ses origines, le prestige de ses victoires et l'immensité de son rêve entouraient déjà d'une auréole de surnaturel!

Ce serait un non-sens historique que de ne pas croire à la divinité d'Alexandre. Un chrétien peut traiter Mahomet d'imposteur; un historien n'en a pas le droit. Pour un historien, tout ce qui est chez les hommes le mobile d'un acte, l'objet d'un culte ou le principe d'une foi, est une réalité positive. Historiquement, Mahomet est un prophète authentique, parce qu'il a cru à sa mission et qu'on a cru à sa mission. Historiquement, Alexandre est un dieu authentique, parce qu'il a cru à sa divinité et qu'on a cru à sa divinité. « Comment devient-on dieu? », demandent les Macédoniens,

1. J. Darmesteter, *Le Zend-Avesta*, t. I, 1892, p. 80-81 et t. III, 1893, p. VIII, XXX, XXXVIII.

2. Polybe, V, 10, 8, signale au contraire le respect d'Alexandre pour tout ce qui touchait aux cultes orientaux. Cf. J. Darmesteter, *La légende d'Alexandre chez les Perses*, dans la *Bibl. de l'Éc. des Hautes Études*, t. XXXV, 1878, p. 88.

dans l'Inde, à l'un des Gymnosophistes. — « En faisant, répond-il, ce qu'il est impossible à l'homme de faire¹. » L'oracle d'Ammon avait dit la même chose : « Tu prouveras ta naissance divine par le succès qui accompagnera tes entreprises les plus extraordinaires². »

Cette preuve irrécusable, Alexandre l'a surabondamment fournie. Nul n'a le droit de contester son essence divine et c'est avec justice qu'il s'irrite contre ceux qui lui marchandent l'adoration. Au lendemain de sa mort, les Macédoniens reconnaissent combien ils étaient impies et sacrilèges en lui refusant les honneurs divins³. Quant aux Orientaux, ils ne peuvent croire qu'il n'est plus, tellement ils avaient foi en son immortalité⁴.

La mort du dieu n'arrête pas son apothéose. Quatre ans plus tard, son culte est en pleine vigueur. A Cyinda, en Cilicie, dans le camp des argyraspides, la « tente d'Alexandre » est dressée. Au milieu, sur un trône, sont les emblèmes et les armes du roi, le diadème, le sceptre, l'épée. Devant le trône s'élève un autel avec un foyer qui brûle. Chacun des généraux s'approche, prend dans une boîte d'or de l'encens, de la myrrhe, des parfums d'un prix inestimable, les répand sur le feu et se prosterne. Puis tous, ayant adoré Alexandre, s'asseyent en cercle autour de son autel et délibèrent sous sa présidence mystérieuse⁵.

Thiers, dans le plus connu de ces épilogues où se complait sa grandiloquence incontinent, se montre sévère pour le conquérant macédonien : « Il n'y a pas une vie plus inutilement bruyante que la sienne. Moralement, on aimerait mieux être le sage et habile Philopœmen, qui ne fit pas tout ce bruit, mais qui prolongea de quelques jours l'indépendance de la Grèce⁶. » Ce n'est pas le moins superficiel — ni le moins prudhomme — des jugements dont le grand homme a enrichi son ouvrage. Parler du « vide » de la vie d'Alexandre,

1. Plutarque, *Alexandre*, 64, 2 : « Ἐρωτηθεὶς πῶς ἂν τις ἐξ ἀνθρώπων γένοιτο θεός, εἴ τι πράξειεν, εἶπεν, ὃ πράξει δυνατόν ἀνθρώπῳ μὴ ἔστιν. »

2. Diodore, XVII, 51, 3 : « Τεκμήρια δ' ἔσσεσθαι τῆς ἐκ τοῦ θεοῦ γενέσεως τὸ μέγεθος τῶν ἐν ταῖς πράξεσι κατορθωμάτων. »

3. Quinte-Curce, X, 5, 11 : « Macedonas divinos honores negasse ei poenitebat, impiisque et ingratos fuisse se confitebantur, quod aures ejus debita appellatione fraudassent. »

4. Justin, XIII, 1, 2 : « Ut invictum regem, ita immortalem esse crediderant. »

5. Diodore, XVIII, 60-61 ; Polyen, IV, 8, 2 ; Plutarque, *Eumène*, 13.

6. Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, t. XX, 1862, p. 779.

quand la conquête d'Alexandre fut à elle seule, pour l'ancien monde, ce que furent à la fois, pour notre civilisation moderne, la découverte de l'Amérique, la Renaissance et la Réforme! Renan, bien qu'il ait méconnu, comme tant d'autres, le côté religieux de l'œuvre d'Alexandre, dit avec infiniment plus de justesse : « Ce qu'il y eut de plus surprenant, dans la conquête grecque, ce fut la profondeur des traces qu'elle laissa¹. »

En jetant dans la circulation les trésors des Achéménides, en ouvrant au commerce méditerranéen la route de la Haute-Asie vers l'Inde et la Chine, Alexandre a provoqué une révolution économique qui mérite d'entrer en comparaison avec celle dont nous sommes redevables à Christophe Colomb². La renaissance artistique et littéraire dont les foyers principaux furent Alexandrie, Antioche et Pergame, vaut bien celle qui clôt le Moyen Age. Quant à la réforme religieuse, il s'en est fallu de peu qu'elle ne s'accomplît. Alexandre est la seule grande force religieuse qui soit sortie de l'hellénisme. Mais l'idéal religieux du fils d'Ammon, emprunté, sous sa forme dernière et dans ses parties essentielles, à la foi orientale, aurait en fin de compte amené la destruction de l'hellénisme, si cette puissance mystérieuse qui a toujours favorisé les Hellènes et leur a garanti, d'un bout à l'autre de leur histoire, avec une prédilection jalouse, le privilège d'un développement intégral, si cette étrange et partielle némésis que vénéraient à bon droit Hérodote et le vieil Eschyle n'avait pas anéanti vingt ans trop tôt, au seuil d'un ciel rival, le dieu Alexandre.

GEORGES RADET.

1. Renan, *Hist. du peuple d'Israël*, t. IV, 1893, p. 202.

2. Cf. Polybe, III, 59, 3, et Strabon, I, 2, 1.